



**HAL**  
open science

## Voyageurs et bibliothèques dans l'Italie du XVIIIe siècle : des mirabilia au débat sur l'utilité publique.

Emmanuelle Chapron

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron. Voyageurs et bibliothèques dans l'Italie du XVIIIe siècle : des mirabilia au débat sur l'utilité publique.. Bibliothèque de l'École des chartes, 2004, 162 (2), pp.305-332. halshs-00353778

**HAL Id: halshs-00353778**

**<https://shs.hal.science/halshs-00353778>**

Submitted on 16 Jan 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Voyageurs et bibliothèques dans l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle :  
des *mirabilia* au débat sur l'utilité publique.**

Emmanuelle Chapron  
Université de Provence (Département d'histoire) -  
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (TELEMME)  
echapron@yahoo.com

« Je ne me rappelle pas avoir jamais été assiégé par les étrangers comme cette année à la Laurentienne » : Angelo Maria Bandini, bibliothécaire florentin, témoigne ainsi de la persistance dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle (nous sommes en 1790) d'une pratique étroitement liée au voyage d'Italie, la visite des bibliothèques<sup>1</sup>. Celles-ci s'inscrivent à des titres divers dans l'itinéraire des voyageurs. Comme les cabinets de curiosités ou les cercles érudits, elles balisent depuis longtemps l'*iter italicum* des savants de la République des Lettres, comme lieu de travail autant que comme points d'ancrage de la sociabilité savante. Les longues descriptions de manuscrits, la rencontre de bibliothécaires qui sont parfois des correspondants de longue date ponctuent les voyages de Mabillon ou de Montfaucon à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle comme ceux du bibliothécaire Bandini dans les années 1780<sup>2</sup>. Les bibliothèques s'offrent d'autre part à l'honnête curiosité du voyageur non érudit qui y trouve une déclinaison de l'image d'une Italie héritière de l'Antiquité et symbole de la Renaissance des lettres après les invasions barbares<sup>3</sup>. Dans le *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*, Le Gallois évoque les princes fondateurs de bibliothèques aux temps glorieux de la Renaissance : neuf Italiens y figurent, du précurseur Frédéric II de Sicile au cardinal Bessarion, en passant par Côme de Médicis et par le pape Nicolas V, fondateur de la future bibliothèque Vaticane<sup>4</sup>. A ce « droit d'aînesse » s'ajoute la supériorité numérique : dans le tableau des bibliothèques européennes dressé par Lomeyer, les Italiennes se taillent la part du lion<sup>5</sup>.

Comme l'ont montré des travaux récents, l'art et la manière de voyager subissent dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle des inflexions perceptibles : les traités apodémiques soulignent l'importance de rendre le voyage utile à soi-même et à sa patrie, l'itinéraire italien s'allonge avec la découverte de la Sicile dans les années 1770, et les voyageurs témoignent d'une curiosité plus grande pour les aspects économiques et scientifiques<sup>6</sup>. On peut dès lors s'interroger sur les effets de cet élargissement de la culture du voyage et de son « inflexion utilitaire » sur la pratique des

<sup>1</sup> Accademia dei Filopatrudi, Savignano sul Rubicone [désormais : A.F.S.R.], Carteggio Bandini-Amaduzzi, II, n° 264, 20 juillet 1790 (« Mai non mi ricordo di avere avuto un assedio di forestieri, come in quest'anno alla Laurentiana »).

<sup>2</sup> Bernard de Montfaucon, *Voyage en Italie-Diarium italicum : un journal en miettes*, éd. Anna Galliano, Genève, 1987. Biblioteca Marucelliana, Florence [désormais : B.M.F.], B I 16 et B I 18 : « Diario di viaggio » d'Angelo Maria Bandini.

<sup>3</sup> Françoise Waquet, *Le modèle français et l'Italie savante (1660-1750)*, Rome, 1989 (Collection de l'École Française de Rome, 117), p. 59.

<sup>4</sup> Le Gallois, *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*, Paris, 1680.

<sup>5</sup> Johannes Lomeyer, *De Bibliothecis liber singularis*, Utrecht, 1680 en évoque 202, soit 40 % du nombre total.

<sup>6</sup> Sur l'inflexion utilitaire des voyages, Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, 2003. Sur le voyage en Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle, parmi de très nombreuses publications, Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme (Le voyage des Français en Italie, milieu XVIII<sup>e</sup> s.-début XIX<sup>e</sup> s.)*, ouvrage présenté pour l'habilitation à diriger des recherches, 1999, 2 vol.. Nous remercions vivement l'auteur pour l'aide qu'il nous a apportée au cours de cette recherche.

visites de bibliothèques. Si les visiteurs semblent toujours nombreux (autant que l'on puisse en juger), il reste que le sens d'une telle démarche apparaît dans la deuxième moitié du siècle parfois mis en question, quelquefois nié, parfois reconstruit. Les intérêts et le regard du voyageur ne sont d'ailleurs pas seuls en cause dans l'évolution des pratiques : des changements ont lieu au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la gestion des bibliothèques, qui contribuent à redéfinir les modalités de la visite de ce public un peu particulier. Les bibliothèques fondées au XVIII<sup>e</sup> siècle, au nom de l'*utilità pubblica*, mettent d'autre part en sourdine (sans vraiment la faire disparaître) l'image de la bibliothèque-trésor : leur attractivité repose sur des bases nouvelles, avant tout leur richesse en périodiques et en ouvrages récents, en particulier scientifiques.

Réfléchir sur l'évolution d'une pratique intrinsèque au voyage d'Italie, la visite de bibliothèque, impose donc de croiser les sources, tenant compte d'une part des prescriptions des guides de voyage et des récits des voyageurs, d'autre part des archives des bibliothèques et des témoignages des bibliothécaires. Un échantillon de récits de voyage ainsi que le registre d'une des bibliothèques les plus visitées d'Italie, la Laurentienne de Florence, donnent dans un premier temps des images fragmentaires mais complémentaires des flux de visiteurs dans les bibliothèques italiennes. Les codes apodémiques et esthétiques qui régissent la visite, ainsi que l'évolution du sens attribué à une telle pratique, pourront dans un deuxième temps être appréhendés à travers le regard du voyageur tout autant qu'à travers les procédures mises en place par l'institution.

D'UNE BIBLIOTHÈQUE L'AUTRE.

### *Guides et voyageurs.*

Les guides d'Italie inscrivent tout naturellement les bibliothèques au nombre des étapes incontournables du voyageur. Le voyage de Misson (1688), le guide de Rogissard et Havard (1706), utilisés dans leurs rééditions successives par les voyageurs de la première moitié du siècle, ou ceux de l'abbé Richard (1766), de Lalande (1769) et de Cassini (1778), les guides anglais de Nugent (1778) et de Martyn (1790), le guide allemand de Volkmann (1778), présentent ainsi en moyenne une vingtaine de bibliothèques dignes d'une visite<sup>7</sup>. Des plus importantes à leurs yeux, ils décrivent les œuvres d'art qui les ornent, les manuscrits les plus remarquables, les éventuels catalogues imprimés et précisent souvent les horaires d'ouverture. L'accord sur les bibliothèques à visiter est moins étroit qu'on pourrait le penser. L'unanimité ne se fait qu'autour des quatre piliers de l'*iter italicum* que sont la Vaticane, l'Ambrosienne de Milan, la Laurentienne à Florence et la Marciana à Venise. Une dizaine de bibliothèques ensuite est signalée par la moitié des guides : à Bologne, les bibliothèques des couvents Saint-Dominique et Saint-Sauveur et de l'Institut des sciences, à Florence la bibliothèque publique Magliabechiana et celle du couvent de l'Annonciation, les bibliothèques des couvents Saint-Georges à Venise et Sainte-Justine à Padoue, la collection du palais Barberini à Rome et celle du prince de Tarsia à Naples, la bibliothèque universitaire de Turin. Enfin, de nombreuses bibliothèques princières, ecclésiastiques ou privées

---

<sup>7</sup> Maximilien Misson, *Voyage d'Italie, avec un mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, Utrecht, 1688. De Rogissard, Havard, *Les délices de l'Italie, ou description exacte de ce pays, de ses principales villes et de toutes les raretés qu'il contient*, Leyde, 1706, 3 vol.. Abbé Jérôme Richard, *Description historique et critique de l'Italie, ou Nouveaux mémoires sur l'Etat actuel de son gouvernement, des sciences, des arts, du commerce, de la population et de l'histoire naturelle*, Dijon, 1766, 6 vol.. Jérôme de Lalande, *Voyage d'un Français en Italie, fait dans les années 1765 & 1766*, Venise, 1769, 8 vol.. Jean-Dominique Cassini, *Manuel de l'étranger qui voyage en Italie*, Paris, 1778. Thomas Nugent, *The Grand Tour, or a Journey through the Netherlands, Germany, Italy, and France*, Londres, 1778, 4 vol.. Thomas Martyn, *A tour through Italy. Containing full directions for travelling in that interesting country*, Londres, 1791. Johann Jacob Volkmann, *Historisch-kritische Nachrichten von Italien, welche eine Beschreibung dieses Landes ... enthalten*, Leipzig, 1770-1771, 3 vol..

ont attiré l'attention des auteurs ayant séjourné plus longtemps dans la ville ou y ayant trouvé des facilités d'accès particulières<sup>8</sup>.

Si le plus grand nombre de ces institutions forme déjà la matière des traités bibliothéconomiques du XVII<sup>e</sup> siècle, les guides de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle témoignent aussi de la densification du réseau des bibliothèques italiennes, et certaines nouvelles-venues s'inscrivent rapidement dans les conseils de visite à l'usage des voyageurs<sup>9</sup>. Le guide de Lalande, pour n'en citer qu'un, ne manque pas de signaler les bibliothèques privées récemment ouvertes à l'usage public, comme la Magliabechiana et la Marucelliana à Florence, qui ouvrent en alternance tous les jours de la semaine, la bibliothèque publique fondée à Brescia en 1747 par le cardinal Querini, où l'on fait « tous les jeudis en été des expériences de physique », la bibliothèque du prince de Tarsia à Naples, ouverte au public en 1746<sup>10</sup>. Volkmann signale à l'attention du voyageur la toute jeune bibliothèque Parmense, qui peut déjà se vanter d'une belle collection de manuscrits<sup>11</sup>. Les vicissitudes de la bibliothèque royale de Naples, entassée dans les couloirs du palais de Capo di Monte puis dans les bâtiments de l'université, sont parfois évoquées<sup>12</sup>. Parmi les nouvelles bibliothèques, celle de l'Institut des sciences de Bologne est unanimement célébrée par les guides : elle a été formée par le legs du savant Luigi Ferdinando Marsili (1658-1730), fondateur de l'Institut en 1712, et enrichie en 1755 des vingt-cinq mille ouvrages du pape Benoît XIV ; elle est ouverte au public en 1756<sup>13</sup>. La fondation ou refondation des bibliothèques universitaires fait partie de ce renouveau des structures bibliothécaires italiennes, et leur visite est souvent conseillée aux voyageurs, comme celle de l'université de Turin ouverte en 1720, richement dotée par le duc, pourvue d'un catalogue qui fait autorité, d'une belle collection de manuscrits et de bibliothécaires compétents.

Pour le voyageur de bonne volonté se dessine donc un circuit des bibliothèques avec ses étapes incontournables, ses escales privilégiées et ses innombrables haltes possibles. La réalité de la présence de ce voyageur dans les bibliothèques italiennes n'est pourtant guère aisée à saisir à travers ces sources partielles et d'une utilisation délicate que sont les récits de voyage. L'enseignement que l'on peut tirer des relations de voyage est en effet moins celui d'une pratique réelle de la visite que celui d'une représentation discursive du voyage, dans laquelle la présence des bibliothèques est plus ou moins nécessairement requise. Pas plus qu'un inventaire de bibliothèque privée ne reflète exactement les pratiques de lecture d'un individu, la mention ou l'absence d'une bibliothèque dans un récit ne permet de préjuger de sa visite par le voyageur. Soumis à l'intertextualité, sinon au mimétisme (la transmission des lieux communs d'un récit à l'autre), comme à la nécessaire sélection des informations, le récit de voyage est une reconstruction littéraire, codifiée, de la démarche effective et doit être pris comme tel. Il reste qu'il

---

<sup>8</sup> Ainsi Rogissard et Havard s'étendent longuement sur les bibliothèques napolitaines et romaines, Lalande sur Naples, Cassini sur Milan et Rome, et Nugent décrit cinq bibliothèques de Padoue.

<sup>9</sup> Toutes ces bibliothèques figurent dans les ouvrages de Lomeyer et de Le Gallois cités précédemment, ainsi que dans Louis Jacob, *Traité des plus belles bibliothèques publiques et particulières, qui ont été, & qui sont à présent dans le monde*, Paris, 1644.

<sup>10</sup> J. de Lalande, *Voyage d'un Français...*, t. II, p. 259, t. VI, p. 199, t. VIII, p. 390.

<sup>11</sup> J. J. Volkmann, *Historisch-kritische Nachrichten von Italien...*, t. I, p. 380. La bibliothèque des Farnese a été transportée à Naples en 1734 ; en 1761, le duc de Parme Philippe de Bourbon nomme le père Paolo Maria Paciaudi bibliothécaire royal, avec la tâche de constituer une bibliothèque publique à Parme.

<sup>12</sup> Charles de Bourbon entendait faire de la collection des Farnese, installée dans le palais de Capo di Monte à Naples, une grande bibliothèque publique. En 1766, J. Richard explique : « Je n'ai pu l'examiner, ni me faire une idée de son prix ; les livres étoient en tas, & les menuisiers occupés à boiser l'appartement où ils doivent être placés » (J. Richard, *Description de l'Italie...*, t. IV, p. 156). En 1780, Ferdinand IV demande leur transfert à l'université mais le guide de Martyn publié en 1791 témoigne que « la bibliothèque est toujours empaquetée... et tout est dans la plus grande confusion » (T. Martyn, *A tour through Italy...*, p. 276). Vincenzo Trombetta, *I lavori della Giunta per l'apertura al pubblico della Biblioteca Reale di Napoli (1802-1804)*, dans *Nuovi annali della Scuola speciale per archivisti e bibliotecari*, t. 10, 1996, p. 145-150.

<sup>13</sup> Caterina Sproccati, *Il lascito bibliotecario di Benedetto XIV*, dans *Biblioteche oggi*, t. 8, 1990, p. 77-91.

fournit des informations précieuses sur la culture du voyage en général, et en particulier sur la place des bibliothèques dans son imaginaire et sa représentation<sup>14</sup>.

Nous avons ainsi recherché la présence des bibliothèques dans une cinquantaine de récits de voyage correspondant à un tour classique d'Italie, de Gênes à Florence et à Rome, puis de Rome à Naples, enfin vers le nord par Venise et la Lombardie, effectués entre 1692 et 1797 ; treize datent de la première moitié du siècle, trente-cinq de la seconde. Les voyageurs sont principalement français (18 récits), anglais (18 récits), allemands (8 récits), amenés en Italie par des motivations diverses. Parmi eux, des érudits à la recherche de manuscrits : Martin Gerbert, bibliothécaire bénédictin de l'abbaye de Saint-Blaise dans la Forêt Noire, voyage entre 1759 et 1762 afin de recueillir des éléments pour une histoire de la musique sacrée et de la liturgie ; l'anglais Thomas Nugent cherche des matériaux pour son *Histoire de la Vandalie*, publiée en 1776 ; l'orientaliste danois Jakob Adler entreprend en 1780 un voyage financé par son gouvernement pour s'entraîner aux langues orientales, à la philologie et à la critique biblique sur les manuscrits italiens<sup>15</sup>. Les lettres écrites par l'ancien jésuite Juan Andrés à son frère et par le professeur Bjoernstahl au bibliothécaire royal de Stockholm sont particulièrement riches en informations et en jugements personnels sur les bibliothèques ; Andrés se consacre d'ailleurs entièrement à cette tâche, préférant, dit-il, « une matinée à la Laurentienne à tous les opéras et ballets donnés dans les théâtres les plus somptueux »<sup>16</sup>. Pour ces érudits, les bibliothèques sont autant un objet d'intérêt et un lieu d'étude qu'un point de passage obligé pour entretenir des réseaux de sociabilité savante : Paolo Maria Paciaudi se plaint ainsi au comte de Caylus que Bignon, bibliothécaire de la Bibliothèque Royale de Paris, ne soit resté que quatre jours à Rome et n'ait visité que « deux bibliothèques, le Capitole et l'amphithéâtre [...] Vraiment c'est plutôt voyager en Espagnol qu'en Français »<sup>17</sup>.

Des autres voyageurs, il est difficile de dresser un tableau unifié, tant les profils intellectuels et sociaux et les buts du voyage en Italie sont divers, qu'il s'agisse d'ecclésiastiques en route pour Rome, de littérateurs de tout poil, de gentlemen anglais publiant les lettres de leur Grand Tour européen, de précepteurs, savants et artistes, de parlementaires et administrateurs de la monarchie française, ou encore de diplomates impériaux. Parmi ces quarante-huit voyageurs, six seulement ne font aucune mention de bibliothèques ; une bonne moitié (25) en revanche en évoque

---

<sup>14</sup> Sur les récits de voyage comme source pour l'histoire des mentalités, Antoni Maczak, Hans Jürgen Teuteberg, *Reiseberichte als Quellen europäischer Kulturgeschichte. Aufgaben und Möglichkeiten der historischen Reiseforschung*, Wolfenbüttel, 1982 (Wolfenbütteler Forschungen, 21), en particulier Michael Harbsmeier, *Reisebeschreibungen als mentalitätsgeschichtliche Quellen : Überlegungen zu einer historisch-anthropologischen Untersuchung frühneuzeitlicher deutscher Reisebeschreibungen*, p. 1-32.

<sup>15</sup> Martin Gerbert, *Iter Alemannicum, accedit Italicum et Gallicum*, Typis San-Blasianis, 1773. Sur Gerbert, voir Peter Jörg Becker, *Bibliothekreisen in Deutschland im 18. Jahrhundert*, dans *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, t. 21, 1980, col. 1419-1430. Jakob Georg Christian Adler, *Kürze Übersicht seiner biblischkritischen Reise nach Rom*, Altona, 1783.

<sup>16</sup> D. Juan Andrés, *Cartas familiares del abate D. Juan Andres a su hermanos D. Carlos Andres, dandole noticia del viage che hizo a varias ciudades de Italia en el año 1785, publicadas por el mismo D. Carlos*, Madrid, 1786, t. I, p. 76. Juan Andrés (1740-1817), jésuite espagnol installé à Mantoue en 1773, est nommé préfet de la bibliothèque royale de Naples en 1806 (voir la notice de M. Battlori, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, Rome, t. III, 1961, p. 155-157). Jacob Jonas Bjoernstahl, orientaliste suédois (1731-1779), voyage en Italie en 1771 comme précepteur des fils du baron Rudbeck. Il pense « faire un recueil de toutes les observations que j'ai faites et ferai sur les bibliothèques de Rome et les autres bibliothèques d'Italie que je pense visiter, si Dieu le veut » (*Lettere ne'suoi viaggi stranieri... al signor Gjörwell Bibliotecario Regio in Stocolma*, Poschiavo, 1782, t. II, p. 195).

<sup>17</sup> Paciaudi à Caylus, Frascati, 8 octobre 1769 : « Je ne vous dirai qu'un mot de M. Bignon ; je ne l'ai vu qu'un instant : il a passé dans Rome comme un éclair ; il n'a vu que deux bibliothèques, le capitole et l'amphithéâtre. Aucun savant n'a pu faire sa connaissance. Un homme tel que M. Bignon ne devoit pas voyager ainsi, et Rome méritoit bien encore qu'il la visitât plus amplement. Ses intérêts, a-t-il dit, le rappellent à Paris. Vraiment c'est plutôt voyager en Espagnol qu'en Français ; ce sera dans nos annales une époque mémorable, que M. Bignon soit venu à Rome, et qu'il n'y ait passé que quatre jours », cité dans Paolo Maria Paciaudi, *Lettres au comte de Caylus*, éd. A. Sériey, Paris, 1902, p. 197-198.

plus de cinq. Parmi les voyageurs les plus assidus, on relève de manière attendue des lettrés comme le comte de Caylus, qui mentionne dix-sept visites dans son journal (1714) ou Madame du Boccage, qui voyage en 1757 avec son mari. Mais des administrateurs montrent aussi un intérêt certain pour ce genre de visites, comme Pierre Jean Grosley, qui note une dizaine de visites au cours de son voyage de 1758, Roland de la Platière, qui indique dans ses lettres en 1776 près de vingt visites, ou un auteur d'ouvrages sur la chasse, l'anglais Peter Beckford qui effectue douze visites de bibliothèques en 1787. Certes, la faible dimension de l'échantillon impose une certaine prudence, mais les bibliothèques apparaissent comme un *locus* presque incontournable de ce genre littéraire qu'est le récit de voyage.

Lorsque l'on considère la cartographie esquissée par ces mentions de visites, trois bibliothèques se détachent, qui concentrent l'attention des voyageurs : la Vaticane, évoquée trente fois (soit par plus de trois voyageurs sur cinq), l'Ambrosienne et la Laurentienne (respectivement 26 et 22 fois, soit par la moitié environ des voyageurs). On trouve ensuite la Marciana (14 mentions), la bibliothèque de l'Institut de Bologne (12 mentions), la bibliothèque universitaire de Turin (10 mentions). Les bibliothèques duciales de Modène et de Parme, les collections des Barberini et des Corsini à Rome ainsi que la Magliabechiana sont mentionnées par un voyageur sur six (7 à 9 mentions). Si l'on retrouve à grands traits brossée la trame hiérarchisée des bibliothèques présentée par les guides, les grandes absentes sont les bibliothèques monastiques, Saint-Georges Majeur de Venise, Saint-Dominique et Saint-Sauveur de Bologne, sans doute à cause de la difficulté d'accès pour un voyageur non muni de lettres de présentation. La visite des bibliothèques duciales de Parme et de Modène, qui ne figurent pas toujours dans les guides, semble en revanche appréciée par les voyageurs.

#### *L'album de la Laurentienne.*

La bibliothèque Laurentienne, de par sa richesse en manuscrits et son voisinage avec les chapelles de Saint-Laurent, mausolée des grands-ducs de Médicis, apparaît comme l'une des trois bibliothèques italiennes les plus visitées par les voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans ses archives est conservé un *Album dei visitatori* dont le premier volume porte les noms de près de quatre mille sept cents visiteurs, pour la plupart autographes, entre le 12 juillet 1771 et le 3 avril 1807<sup>18</sup>. L'ouverture du registre coïncide avec le moment où le bibliothécaire Bandini retrouve des privilèges qui lui avaient été accordés en 1760 et qu'il avait perdus en 1768, en particulier l'exemption de l'obligation de présence aux chœurs, qui lui permet de tenir ouverte quotidiennement la bibliothèque et d'accueillir les visiteurs<sup>19</sup>. Autant qu'un témoignage du fonctionnement de l'institution, le registre est donc aussi un élément important dans l'affirmation de la figure du bibliothécaire : c'est la preuve de l'importance de sa fonction pour la renommée de l'institution, et Bandini note lui-même dans l'album les passages des souverains de toute l'Europe et leurs appréciations louangeuses, argument de poids au cas où il aurait fallu une nouvelle fois défendre ses privilèges<sup>20</sup>. La principale difficulté pour l'utilisation de ce document réside dans

---

<sup>18</sup> Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence, *Album dei visitatori della biblioteca Laurenziana*, t. I [désormais : *Album*]. De nombreux noms sont inscrits par Bandini (précédés de « Est venu... »), et d'autres certainement par les gardiens de la bibliothèque. Souvent, l'un des voyageurs note les noms de tous ses compagnons de voyage.

<sup>19</sup> Bandini retrouve l'exemption de chœur le 20 juin 1771. Il écrit à Pier Francesco Foggini en décembre 1769 que la Laurentienne « est fermée depuis un an, au grand dommage des bonnes lettres et au scandale des érudits étrangers, qui ne peuvent plus y avoir accès librement » (« da un anno in qua resta chiusa con grave danno delle buone lettere e con scandalo degl'eruditi forestieri, che non ci possono più avere l'accesso libero ») (Bibl. Corsiniana Rome, ms. 1607, fol. 335, 5 décembre 1769).

<sup>20</sup> Le 23 mai 1772, il note par exemple la visite de la princesse Marie de Bavière à la bibliothèque, « de laquelle elle est restée très surprise, et m'ajouta en partant qu'elle aurait beaucoup regretté d'être partie sans la voir » (« della quale è restata molto sorpresa, soggiungendomi nel partire, che gran rincrescimento averebbe provato, se fosse partita senza vederla ») (*Album*, fol. 7r).

l'impossibilité d'en connaître le degré de représentativité, dans la mesure où son fonctionnement nous est inconnu : on ne sait s'il s'agit d'un « livre d'or » ou d'un enregistrement systématique des visiteurs<sup>21</sup>. Malgré ces limites, l'*Album* reste un document de première importance sur l'évolution de la pratique et sur le profil des voyageurs.

Le registre permet tout d'abord de reconstituer les flux des visiteurs à la Laurentienne sur une trentaine d'années. Le nombre de visiteurs enregistrés augmente régulièrement de 1774 à 1784, année pour laquelle figurent cent trente noms. C'est dans la décennie suivante, entre 1785 et 1793, que l'on atteint un pic, avec plus de deux cents signatures annuelles : cette affluence est peut-être due à une plus large ouverture du registre, mais elle correspond aussi à une augmentation réelle du nombre de voyageurs sur les routes européennes, ce dont témoigne le bibliothécaire. En 1787, il évoque à son ami Amaduzzi « le vacarme continu des étrangers qui me sont arrivés ces jours-ci, avec des recommandations diverses », et en 1790, comme on l'a vu, « le siège des étrangers »<sup>22</sup>. Le nombre de mentions décroît ensuite régulièrement dans les années troublées de la fin du siècle, pour atteindre un étiage dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle (moins de cinquante mentions annuelles). Le caractère saisonnier d'une telle activité apparaît d'autre part clairement à travers les variations mensuelles : les mois d'hiver, de décembre à mars, sont les plus creux. Le temps est peu propice au voyage, et il règne d'ailleurs dans la bibliothèque un froid glacial : lorsque le duc de Gloucester avec sa compagnie anglaise se rend en visite à la Laurentienne, le 28 novembre 1771, « il y resta peu, à cause du grand froid qu'il y faisait »<sup>23</sup>. Les mois les plus fréquentés sont ceux de mai, juin et surtout septembre, séparés par une petite baisse de fréquentation en juillet et août. Ces rythmes correspondent aux recommandations données aux voyageurs, dont l'itinéraire est calé sur un calendrier : Florence se visite à l'automne, après les grosses chaleurs et avant de se rendre à Rome pour l'hiver, ou alors au printemps, au retour<sup>24</sup>.

Le registre permet aussi de cartographier, dans une certaine mesure, l'origine géographique de ces voyageurs : les deux tiers d'entre eux (environ 3000) fournissent en effet une indication de provenance, ville ou pays<sup>25</sup>. Six voyageurs sur dix (environ 1800) viennent de la péninsule, avant tout des Etats de l'Eglise, de Lombardie et de Vénétie. Les voyageurs non italiens viennent pour un quart d'entre eux de l'Allemagne et des Etats héréditaires des Habsbourg, un cinquième vient de France (environ 270 noms), un autre cinquième des Iles britanniques, un cinquième encore des pays du nord de l'Europe (Provinces Unies, Danemark, Suède, Prusse, Pologne, Russie). Les voyageurs du sud de l'Europe (péninsule ibérique, Grèce) ne sont qu'une soixantaine. Enfin, passent par la Laurentienne des voyageurs venus de pays lointains : des colons anglais d'Amérique du nord, un certain « Bernard de la Bastide de l'île de la Martinique », des religieux de Quito, de Mexique ou du Pérou, un diacre « du pays du prophète Nahum »<sup>26</sup>.

On trouve dans le registre quelques rares notations sur les motivations qui poussent les voyageurs à entrer dans la bibliothèque. La vingtaine de bibliothécaires italiens, le père Lammens, bibliothécaire de Gand, et Emeric Daniel, bibliothécaire de monseigneur Batthyani, évêque de Transylvanie, y viennent poussés sans doute par une curiosité savante, mais leur visite correspond

---

<sup>21</sup> Pour les premières années au moins, tous les visiteurs n'y figurent pas, comme le montre cette mention de Bandini du 12 mai 1772 : « D'autres sont venus, mais comme ils ne se sont pas présentés à moi, je n'en ai pas pris les noms » (« Sono venuti altri, ma per non essersi a me presentati, non ne ò presi i nomi ») (*Album*, fol. 6v). Le terme même d'*Album* semble avoir été donné postérieurement à l'époque qui nous intéresse.

<sup>22</sup> A.F.S.R., Carteggio Bandini-Amaduzzi, t. II, n° 172, Florence, 27 juin 1787 (« il continuo frastuono de'forestieri che mi son capitati in questi giorni, raccomandatimi da varie parti ») et *ibid.*, t. II, n° 264, Florence, 20 juillet 1790. L'année 1791 marque un pic absolu avec 359 visiteurs.

<sup>23</sup> *Album*, fol. 4r (« poco ci si trattenne per il gran freddo, che faceva »).

<sup>24</sup> Ce calendrier est différent de celui obtenu par John Towner à partir de 300 récits de voyage entre 1547 et 1840 : il note pour la visite de Florence des pics en août et novembre et un creux en mai-juin (John Towner, *The Grand Tour : A Key Phase in the History of Tourism*, dans *Annals of Tourism Research*, t. 12, 1985, p. 297-333, à la p. 319).

<sup>25</sup> L'origine géographique est mentionnée pour 3037 voyageurs, soit 66 %.

<sup>26</sup> *Album*, fol. 47r, 52r, 59r, 63r, 68r, 73v, 83v, 106r, 130v, 164v pour les voyageurs du continent américain, fol. 16v, 174r, 181-v pour les voyageurs venant de Syrie et de Mésopotamie.

aussi à une pratique de plus en plus fréquente dans le cadre de la formation des bibliothécaires<sup>27</sup>. Lors de ses voyages dans le nord de l'Italie en 1778 et entre Rome et Naples de 1780 à 1782, Bandini visite lui-même plus de soixante bibliothèques, vérifiant si son catalogue des manuscrits de la Laurentienne y est au complet, prenant des notes sur les manuscrits et les incunables et rencontrant enfin les bibliothécaires, souvent des correspondants de longue date. Peu de visiteurs indiquent explicitement qu'ils viennent à la Laurentienne pour y travailler, comme le philologue Paul Jakob Bruns de Lubeck, chargé par Benjamin Kennicott de collationner des textes hébreux pour l'édition de l'Ancien Testament hébraïque (Oxford, 1776-1780), Giovanni Jacopo Dionisi, « chanoine de Vérone venu expressément pour collationner les manuscrits de Dante de cette insigne bibliothèque », ou encore Ignazio Maccioni, auditeur de la Rote de Florence, pour examiner les célèbres Pandectes<sup>28</sup>. D'autres visiteurs se trouvent sur les routes pour des raisons professionnelles et y saisissent l'occasion d'un passage dans la célèbre bibliothèque : il s'agit en particulier de religieux, prédicateurs de Carême ou visiteurs des ordres, de diplomates et, dans les dernières années du siècle, de militaires<sup>29</sup>. Enfin, il y a ceux qui voyagent pour leur agrément, souvent en petit groupe ou en famille. Plusieurs visiteurs expriment sur le registre leur admiration pour la beauté de la bibliothèque, l'amabilité et l'érudition du bibliothécaire<sup>30</sup>. L'album témoigne donc de ce que la visite d'une bibliothèque célèbre n'est pas l'apanage de l'érudit ni même du « touriste » qui voyage pour son seul plaisir, son guide à la main, mais une démarche susceptible d'être retrouvée dans des voyages et des déplacements de toute nature et de toute ampleur. Les indications données par les récits de voyage sur les modalités de la visite ou les impressions du spectateur valent ainsi pour un public bien plus vaste que celui des voyageurs-écrivains.

#### LE SENS DE LA VISITE.

##### *Images et imaginaires de la bibliothèque.*

Dans les récits des voyageurs, les mentions de bibliothèques sont souvent limitées à une description du cadre et des manuscrits les plus célèbres. Il arrive pourtant que l'on trouve des indices sur les motivations, les attentes des visiteurs, ainsi que sur les modalités de leur passage dans l'institution. Le déroulement d'une visite semble en effet suivre certains codes, comme le laisse entendre la description faite par l'abbé Richard d'une visite-type à la bibliothèque Vaticane : « on se contente d'admirer la propreté extérieure [...], les beautés qui sont faites pour être vues, quelques parties de détail rares & curieuses, & on ne demande pas aux Gardes d'ouvrir les

<sup>27</sup> *Album*, fol. 72v (Daniel, 29 octobre 1785), fol. 162r et fol. 163v (P. Lammens, 9 octobre 1797 et 22 janvier 1798). La fréquentation des bibliothèques est recommandée par exemple par Johann Georg Schelhorn, *Anleitung für Bibliothekare und Archivare*, Ulm, 1788-1791, 2 vol., t. I, p. 73-75. Quand Paciaudi est choisi en 1762 pour organiser la bibliothèque ducale de Parme, il obtient du duc de pouvoir faire un voyage en France pour « améliorer ses connaissances bibliographiques » et pour aller observer la « disposition systématique des bibliothèques » françaises qu'il considère comme les plus abouties en Europe (*Memoria ed orazione del P. Paolo Maria Paciaudi intorno la Biblioteca Parmense*, Parme, 1815, p. 58-59).

<sup>28</sup> *Album*, fol. 9v (Bruns, 3 juillet 1772), fol. 92r (Maccioni, 17 avril 1788), fol. 99v (Dionisi, 27 avril 1789 : « canonico di Verona venuto espressamente per collazionare i codici di Dante di questa insigne Biblioteca »).

<sup>29</sup> Francesco Antonio Zaccaria visite la Laurentienne le 11 mai 1772, « de retour de Pise où il a prêché à la cathédrale à l'occasion du carême » (« di ritorno da Pisa dove ha predicato in quella cattedrale la passata quaresima ») (*Album*, fol. 5v). Le 23 juin 1772 apparaissent « deux pères allemands qui revenaient de leur chapitre général à Rome » (« due padri tedeschi che tornavano dal loro capitolo generale di Roma ») (*ibid.*, fol. 8v). Moñino, ministre d'Espagne qui rejoint Rome, passe le 30 juin 1772 (*ibid.*, fol. 9r) et monseigneur Doria Pamphili « qui va en Espagne porter les langes au prince nouveau-né au nom de Sa Sainteté » (« che passa in Spagna a portar le fascie al neonato Principe in nome di Sua Santità ») le 13 septembre (*ibid.*, fol. 11r). Le 1<sup>er</sup> novembre 1786, le vénitien Andrea Memmo, au retour de son ambassade à Rome, visite la Laurentienne avec sa fille, sa sœur et ses compagnons d'ambassade (*ibid.*, fol. 81v).

<sup>30</sup> En particulier *Album*, fol. 18r, 32v, 48r, 89r, 141v, 149v.



armoires [...]. On n'y voit donc que quelques manuscrits curieux qu'il est d'usage de montrer à tous les voyageurs... »<sup>31</sup>.

De la bibliothèque, le voyageur commence par admirer le bâtiment et ses ornements architecturaux : l'escalier imaginé par Michel-Ange pour la bibliothèque Laurentienne de Florence, les fresques de la bibliothèque du couvent bolonais de San Michele in Bosco (décrites par Pierre Jean Grosley en 1764) ou celles de la Vaticane<sup>32</sup>. Derrière des commentaires souvent impersonnels (les bibliothèques sont « belles », « nombreuses », « considérables »...), perce parfois l'émotion du voyageur. Madame du Boccage, dont les lettres sont volontiers enthousiastes et spontanées, laisse éclater son admiration pour la Bibliothèque Apostolique : « Quoique je fusse prévenue sur l'étendue des galeries, la surprise que me causèrent l'arrangement & les peintures des piliers qui soutiennent l'immense largeur de la voûte, s'exprima par mon silence involontaire. Je ne retrouvai la parole que pour demander à mon éminentissime conducteur [le cardinal bibliothécaire Passionei] une tente pour passer ma vie en ce beau lieu »<sup>33</sup>.

Les notations sur l'espace des livres, sur le « coup d'œil » qu'il offre, sont un révélateur efficace d'un imaginaire de la bibliothèque auquel est confrontée la réalité italienne. A la bibliothèque Laurentienne, les deux rangées parallèles de pupitres sur lesquels sont disposés et enchaînés les manuscrits, suivant l'usage médiéval, étonnent les voyageurs : ils en décrivent souvent la disposition comme « singulière », « peu ordinaire »<sup>34</sup>. Même l'abbé Andrès avoue que « savoir que la céléberrime bibliothèque se réduit à cela ne peut manquer de surprendre »<sup>35</sup>. Depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les ouvrages sont en effet généralement disposés dans des rayonnages muraux : à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor à Paris, dont la disposition était au Moyen-Age semblable à celle de la Laurentienne, les rayonnages ont remplacé au XVII<sup>e</sup> siècle les pupitres médiévaux, qui ont été reconvertis en tables pour les lecteurs<sup>36</sup>. L'absence de toute description du mobilier des bibliothèques dans les traités de bibliothéconomie, alors que, sauf dans les plus anciennes, la disposition des livres sur des pupitres a disparu au XVIII<sup>e</sup> siècle, explique tout à fait l'étonnement des visiteurs. La Vaticane, dont les manuscrits sont rangés dans des armoires fermées, surprend encore plus. L'invisibilité des livres laisse le visiteur frustré : Lalande juge que d'avoir enfermé les livres dans les armoires « ôte à [la Vaticane] le coup d'œil frappant qu'on trouve à la Bibliothèque du Roi à Paris, qui présente l'aspect d'une immensité de volumes dans des salles d'une longueur & d'une hauteur prodigieuse »<sup>37</sup>. L'abbé Coyer, qui a noté pour la Laurentienne : « vous entrez, vous ne voyez point de livres. Il faut aller les chercher sous des tapis qui couvrent de longs pupitres, en forme de bancs de paroisse », évoque ensuite l'aspect tout aussi décevant de la Vaticane : « Un point m'a déplu ; au milieu de ce monde de livres, le premier coup d'œil n'en découvre point ; ils sont cachés dans des armoires : on est dans la bibliothèque et on la

---

<sup>31</sup> J. Richard, *Description de l'Italie*, t. V, p. 391-392.

<sup>32</sup> Sur l'iconographie des bibliothèques, Carsten-Peter Warncke, *Iconographie der Bibliotheken*, Wiesbaden, 1992 (Wolfenbütteler Schriften zur Geschichte des Buchwesens, 17) ; Maria Luisa Ricciardi, *Biblioteche dipinte. Una storia nelle immagini*, Rome, 1996.

<sup>33</sup> Anne-Marie du Boccage, *Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie*, dans *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, 1763, t. III, p. 231.

<sup>34</sup> Charles de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 & 1740*, Plan de la Tour, 1976, p. 411-412. Charles Nicolas Cochin, *Voyage pittoresque d'Italie ou Recueil de notes sur les ouvrages de peinture et de sculpture, qu'on voit dans les principales villes d'Italie*, Paris, 1758, t. II, p. 53. Sur l'architecture de la Laurentienne, Daniel Payot, « La bibliothèque comme espace architectural : digressions théoriques », dans Anne-Marie Bertrand, Anne Kupiec (dir.), *Ouvrages et volumes. Architecture et bibliothèques*, Paris, 1997, p. 11-31, aux p. 16-22.

<sup>35</sup> J. Andrès, *Cartas familiares...*, t. I, p. 67.

<sup>36</sup> André Masson, *Le décor des bibliothèques du Moyen Age à la Révolution*, Genève, 1972, p. 107. Claude Jolly, *Bâtiments, mobiliers, décors*, in Claude Jolly (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises, 2 : Les bibliothèques sous l'Ancien Régime (1530-1789)*, Paris, 1988, p. 361-371.

<sup>37</sup> J. de Lalande, *Voyage d'un Français...*, t. III, p. 244. Madame du Boccage note aussi que « ces trésors littéraires ne sont point en vue comme à la bibliothèque du roi. Pour les conserver, on les dérobe aux yeux » (*Lettres sur l'Angleterre...*, p. 231).

cherche encore »<sup>38</sup>. Ces livres cachés nourrissent dans certains récits de voyage une insinuation complaisante - « le roi est nu ! » - que les célèbres armoires de la Vaticane seraient vides<sup>39</sup>. Un tel décalage entre le « coup d'œil » qu'offrent ces deux célèbres bibliothèques et les attentes du voyageur donne parfois lieu à des jugements au ton moralisateur ou amusé sur les pratiques contemporaines. Quoi de plus opposé aux recherches bibliophiles, voire bibliomaniaques, qui privilégient le bel aspect des collections, que ces bibliothèques invisibles ? Le comte de Caylus avoue que la disposition de la Laurentienne ne plaira guère à « ceux qui regardent la reliure ou qui achètent les livres à l'aune », et François Eyrard, prêtre de la Congrégation de la Mission présent à Rome en 1787, évoque pour la défense de la Vaticane et de ses richesses cachées le « vain étalage d'une longue suite de reliures qui satisfaisoient l'œil du curieux »<sup>40</sup>.

Dans les autres bibliothèques, quand les livres se donnent à voir, l'œil du visiteur français n'en est pas pour autant toujours satisfait : habitué aux chaudes reliures de maroquin aux plats encadrés d'un filet d'or, courantes dans les grandes bibliothèques françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle, il trouve dans certaines grandes bibliothèques italiennes des reliures de parchemin. Ainsi, le négociant Joseph Raby est en 1764 fort déçu par la bibliothèque milanaise, car les ouvrages étant « presque tous couverts qu'en parchemin, cette épargne ôte tout l'éclat d'une bibliothèque », ce à quoi fait écho le guide de Richard en 1766<sup>41</sup>. L'article « bibliothèque » du *Dictionnaire historique et géographique portatif de l'Italie* résume lapidairement la désillusion à laquelle peuvent être confrontés les visiteurs dont l'horizon d'attente est dominé par une certaine disposition de l'espace, celui des étagères murales ouvertes, et par un « coup d'œil » flatté par des reliures somptueuses : les bibliothèques italiennes « n'ont pas le coup d'œil riche de nos bibliothèques de France. Les livres sont enfermés dans des armoires, & ne sont reliés qu'en parchemin, parce que le veau est fort cher en Italie »<sup>42</sup>. Cette déception esthétique, érigée en règle générale, rend peu justice aux bibliothèques italiennes ; car en dehors des cas emblématiques de la Vaticane et de la Laurentienne, bien des bibliothèques - la Corsiniana, la Riccardiana à Florence, la bibliothèque d'Archinto à Milan, la Parmense, la bibliothèque du prince de Tarse à Naples parmi d'autres - satisfont parfaitement l'œil du visiteur par leurs dorures, leurs plafonds, leurs reliures.

### *Gardiens et bibliothécaires.*

Une fois entré dans la bibliothèque, le voyageur n'est pas laissé seul parmi les livres, mais escorté d'un gardien ou, dans les petites bibliothèques ou pour les voyageurs munis de lettres

<sup>38</sup> Gabriel François Coyer, *Voyages d'Italie et de Hollande en 1763 et 1764*, Paris, 1775, t. I, p. 113 et p. 277. Anna Riggs Miller note : « Cette bibliothèque est construite de telle sorte qu'elle offre à celui qui entre un très agréable *coup d'oeil* [en français dans le texte] ; mais le fait que les livres soient enfermés dans des armoires peintes la prive complètement de l'apparence d'une bibliothèque » (*Letters from Italy... in the years 1770 and 1771*, Londres, 1777, p. 220).

<sup>39</sup> « Peut-être, & vraisemblablement, la plupart de ces armoires sont vides » (Jean-Marie Roland de La Platière, *Lettres écrites de Suisse, d'Italie...en 1776, 1777 et 1778*, Amsterdam, 1780, t. V, p. 321).

<sup>40</sup> Anne-Claude comte de Caylus, *Voyage d'Italie, 1714-1715*, éd. Amilda Pons, Paris, 1914, p. 307. « Des plaisans disent qu'il faut faire un acte de foi sur cette bibliothèque, parce qu'on n'y voit pas de livres. S'ils avoient eu le temps de les voir ou si l'on avait cru devoir les leur montrer, ils auroient pu certifier comme nous que ces armoires sont pleines d'excellents ouvrages qu'on tient dans le meilleur ordre, et qu'on préfère la conservation de plusieurs manuscrits ou imprimés qui paroissent essentiels au vain étalage d'une longue suite de reliures qui satisfaisoient l'œil du curieux » (François Eyrard, *Voyage court, agréable et utile*, éd. Wanda Rupolo, Rome, 1988 (Memorie e documenti su Roma e l'Italia meridionale, n. s. 3), p. 79-81).

<sup>41</sup> Cité par G. Bertrand, *Le Grand Tour revisité...*, p. 432. J. Richard, *Description de l'Italie...*, t. I, p. 77. Gaetano Volpi, éditeur de Padoue, note en 1756 que le parchemin est la matière la plus adaptée pour couvrir les livres, car il se nettoie facilement, au contraire du cuir qui déteint sur le papier (*Del furore d'aver libri*, Palerme, 1988, articles « Coperte di pergamina », p. 19 et « Cuojo », p. 22).

<sup>42</sup> *Dictionnaire historique et géographique portatif de l'Italie*, Paris, 1775, t. I, p. 142.

de présentation, du bibliothécaire lui-même<sup>43</sup>. Ce même bibliothécaire peut d'ailleurs constituer un motif suffisant pour visiter une bibliothèque : la présence à la Riccardiana de Giovanni Lami, célèbre érudit et rédacteur des *Novelle letterarie* de Florence, attire de nombreux visiteurs, comme Antonio Magliabechi quelques décennies auparavant<sup>44</sup>. Les deux guides allemands de Johann Georg Keissler (1740) et de Jean Jacob Volkmann (1778) décrivent d'ailleurs longuement à leurs lecteurs la curieuse personnalité du fondateur de la Magliabechiana, homme sale et désordonné, grand amateur de tabac à priser et d'œufs, dont les livres qui lui servaient de table porteraient encore le souvenir<sup>45</sup>.

Le gardien qui guide la visite doit veiller sur les livres : il prend d'ailleurs soin de faire lire au visiteur la menace d'excommunication dont les papes ont pourvu la plupart des bibliothèques italiennes, qui frapperait le curieux aux mains trop lestes. Cette « bonne précaution » est louée par l'abbé Coyer, qui signale au bibliothécaire de l'Ambrosienne « de prendre garde à des Anglais qui voyageaient avec moi » et qui n'auraient cure de la menace pontificale. Il note tout de même à l'endroit la Laurentienne que « la précaution qu'on a prise d'enchaîner [les manuscrits] donne plus de sécurité que l'excommunication ipso facto que l'on lit à la porte, contre quiconque oserait enlever une page »<sup>46</sup>. Le gardien fournit en outre au visiteur des données historiques et chiffrées sur l'institution, données que l'on retrouve fréquemment dans les relations de voyage, avec des variations conséquentes et des commentaires parfois incroyables<sup>47</sup>. Angelo Maria Bandini rédige à l'usage des voyageurs une brève histoire de la bibliothèque Laurentienne, destinée sans doute à la publication : comme l'instauration du registre des visiteurs, cette notice historique relève sans doute d'une stratégie de construction d'un statut de bibliothécaire qui ne puisse plus être contesté. Dans le cadre d'une bibliothèque de manuscrits, peu fréquentée par nature et bien différente des bibliothèques publiques qui s'ouvrent à Florence au milieu du siècle, c'est peut-être plus sur le flux des visiteurs que sur les philologues qui la fréquentent ou sur la célébrité de son catalogue dans le monde savant que Bandini fait reposer l'argument de défense de son statut hybride, mi-conservateur et mi-bibliothécaire<sup>48</sup>. Le passage des voyageurs peut être aussi l'occasion pour le bibliothécaire de vendre ses ouvrages ou toute autre chose : ainsi Bandini se voit-il chargé par Pier Francesco Foggini, le bibliothécaire de la Corsiniana, de proposer aux visiteurs étrangers des pièces de sa collection de marbres, entreposée à cet effet à la Marucelliana<sup>49</sup>.

Le service de la visite se monnaie plus ou moins officiellement. A l'Ambrosienne, raconte Pierre Jean Grosley, « l'homme qui en a la garde me demanda tout uniment combien je

---

<sup>43</sup> Sur les musées à la même époque, voir Tom Holert, « *La fantaisie des custodes* ». *De la préhistoire de la profession de conservateur en France et en Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans Edouard Pommier (dir.), *Les musées en Europe à la veille de l'ouverture du Louvre*, Paris, 1995, p. 527-548, aux p. 529 et 538.

<sup>44</sup> Lami, bibliothécaire de la Riccardiana de 1732 à 1770, évoque dans son journal les visiteurs de la bibliothèque, comme celle du comte Luzzano de Brescia le 13 juin 1750, « qui était très désireux de me rencontrer » (« che molto desiderava di abboccarsi meco ») (Bibl. Riccardiana Florence, ms. 3809, fol. 274v).

<sup>45</sup> Johann Georg Keissler, *Neueste Reisen*, Hannover, 1740, p. 371 ; presque dans les mêmes termes, J. J. Volkmann, *Historisch-kritische Nachrichten von Italien...*, t. I, p. 572. Sur l'imaginaire véhiculé par Magliabechi, Caroline Callard, *Diogène au service des princes : Antonio Magliabechi à la cour de Toscane (1633-1714)*, dans *Histoire Economie et Société*, t. 19, 2000, p. 85-103.

<sup>46</sup> G. F. Coyer, *Voyage d'Italie...*, p. 66 et p. 113.

<sup>47</sup> De nombreux voyageurs mettent ainsi en doute le nombre de livres présents à l'Ambrosienne, comme Caylus (« L'on dit qu'il y a cinquante mille volumes ; je n'en crois rien », dans *Voyage d'Italie...*, p. 21) ou C. de Brosses (*Lettres familières...*, t. I, p. 87), et même le bibliothécaire Bandini (B.M.F., B I 16, fol. 64v).

<sup>48</sup> Bibl. Corsiniana Rome, ms. 1607, fol. 385, Angelo Maria Bandini à Pier Francesco Foggini, Florence, non daté (mais 1758) : « Je suis en train d'écrire une brève histoire de la bibliothèque Médicéenne pour l'usage des étrangers qui y accourent et en font la demande » (« Io vado tessendo una breve istoria della biblioteca Medicea per uso de'forestieri, che ci concorrono, e la richiedono »). Il s'agit sans doute de Angelo Maria Bandini, *Dei principi e progressi della Real Biblioteca Mediceo Laurenziana (Ms. laur. Acquisti e Doni 142)*, éd. Rosario Pintaudi, Mario Tesi, Anna Rita Fantoni, Florence, 1990.

<sup>49</sup> B.M.F., B II 27.12, fol. 265 : Pier Francesco Foggini à Angelo Maria Bandini, Rome, 1<sup>er</sup> janvier 1757.

comptais lui donner *per la buona mancia* [en pourboire]. Pour m’amuser de sa franchise intéressée, je marchandai avec lui, & nous convînmes enfin d’une somme qu’il voulut recevoir d’avance, & que je lui donnai »<sup>50</sup>. L’obligation plus ou moins explicite de verser un pourboire aux custodes des musées italiens est souvent relevée dans les récits des voyageurs français ; cette pratique est considérée par certains d’entre eux comme un défaut de publicité, qui vient entacher des collections pourtant largement ouvertes au public<sup>51</sup>. Un mémoire rédigé par le bibliothécaire de la Laurentienne à la demande du gouvernement toscan en octobre 1779 sur la pratique des pourboires permet d’en mesurer l’importance financière : ce revenu qu’on lui avait tant vanté à son entrée en charge se révèle, après vingt-deux ans d’exercice, assez menu, guère plus de 40 livres par an<sup>52</sup>. Les pourboires laissés par le bibliothécaire au cours de ses propres voyages lors des visites de bibliothèques, à la Marciana ou à l’Ambrosienne par exemple, témoignent de la petitesse des sommes en cause<sup>53</sup>. Le bibliothécaire considère par ailleurs cet usage comme une source d’inquiétude constante, à cause des gardiens peu scrupuleux qui, dans l’espoir de quelques sous, abîment les précieux manuscrits en les montrant sans discrimination à tous les visiteurs, même de peu de considération. Bandini se félicite donc du règlement du 16 décembre 1779 qui interdit au personnel de la Laurentienne de recevoir des pourboires et en demande une copie officielle pour l’afficher dans la bibliothèque : plusieurs récits de voyage évoquent cette mesure qui s’applique aussi à la visite du palais Pitti et à celle de la galerie des Offices<sup>54</sup>. L’interdiction léopoldine, si elle naît à n’en pas douter du souci de régulariser les revenus des employés de l’Etat, donne aux collections florentines, livresques ou artistiques, un degré de publicité supérieur aux autres musées italiens contemporains.

### *Les mirabilia.*

Le cœur de la visite est constitué par la présentation de quelques manuscrits remarquables, soit par la renommée de leur auteur (le manuscrit de Léonard de Vinci à l’Ambrosienne, les lettres de Pétrarque à la Laurentienne), soit par la beauté de leurs caractères ou

<sup>50</sup> Pierre Jean Grosley, *Nouveaux mémoires, ou observations sur l’Italie et sur les Italiens par deux gentilshommes suédois*, Londres, 1764, t. I, p. 112. Il voyage en 1758. On se rappelle le conseil donné de Gronovius à son ami Nicolas Heinsius d’aller directement glisser une pièce au gardien de la Laurentienne pour avoir plus rapidement accès aux manuscrits florentins (Paul Dibon, Françoise Waquet, *Johannes Fredericus Gronovius pèlerin de la République des Lettres. Recherches sur le voyage savant au XVII<sup>e</sup> siècle*, Genève, 1984, p. 33-34).

<sup>51</sup> Krzysztof Pomian, *Leçons italiennes : les musées vus par les voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans E. Pommier (dir.), *Les musées en Europe...*, p. 335-361, aux p. 345-348.

<sup>52</sup> Biblioteca Medicea Laurenziana, Florence, Archivio Storico [désormais : A.S.B.L.], Negozi 1757-1779, fol. 525-544, en particulier fol. 530-537, Angelo Maria Bandini à Roberto Pandolfini, 9 octobre 1779.

<sup>53</sup> B.M.F., B I 16, « Nota di spese occorse nel viaggio intrapreso dai signori canonico Bandini, Dottore Clemente del Pace, ed avvocato Lessi » (fol. 188r-191r) : « per mancia alla Libreria pubblica [à Venise]... 1.6.8 £ » (17 octobre 1778), « per mancia all’Ambrosiana, e S. Maria delle Grazie... 2.4.4 £ » (4 novembre 1778).

<sup>54</sup> Baron Alexis de Krüdener, *Voyage en Italie en 1786. Notes sur l’Italie, la Savoie, Lyon et la Suisse*, trad. et éd. Francis Ley, Paris, 1983, p. 87. J. de Lalande, *Voyage d’un Français...*, t. II, p. 453-454. Dans la *Vita pubblica e privata di Pietro Leopoldo d’Austria granduca di Toscana poi imperatore Leopoldo II*, Philadelphie, « All’insegna della verità », 1796 (réédition Florence, 1987, p. 63), Francesco Becattini, pourtant violent détracteur du souverain, met cette mesure à son actif, signalant qu’elle s’applique aussi aux portiers des tribunaux, camériers et serviteurs des juges sous peine de la perte de leur emploi. L’interdiction de recevoir des pourboires est ensuite généralisée à toute l’administration toscane : R. Burr Lichtfield, *Emergence of a bureaucracy. The Florentine patricians, 1530-1790*, Princeton, 1986, p. 313-314. Tout en se félicitant de cette mesure, le baron de Krüdener relève pourtant à l’occasion de sa visite à la Galerie des Offices qu’un gardien « ne peut se consacrer de la même façon à tous ceux qui l’interrogent de tous côtés », qu’« aussi polie et obligeante que soit cette personne, il est tout de même perceptible que son occupation quotidienne et répétitive – non adoucie par un gain supplémentaire, non soutenue par un intérêt personnel – finit par endormir toute activité », avant de conclure : « Qui visite donc l’Italie sans offrir avec plaisir quelques *paoli*, pour être guidé dans ce labyrinthe où l’œil finit par s’émousser ? Ne serait-ce pas plus profitable de limiter cette interdiction aux seuls copistes et d’offrir, à certaines heures, une entrée libre aux indigènes nécessaires, tout en laissant à la discrétion de chacun de pouvoir donner un pourboire ? » (*ibid.*, p. 87).

leur particulière antiquité. Les pièces montrées dépendent apparemment de la qualité du visiteur<sup>55</sup>. A la Laurentienne, pour les voyageurs les plus importants, Bandini met littéralement en scène la bibliothèque, faisant ouvrir sur les pupitres les plus beaux manuscrits dorés et enluminés, en disposant d'autres sur des tables entre les deux rangées de pupitres<sup>56</sup>. A la Vaticane, il est d'usage de faire voir aux voyageurs anglais le traité d'Henri VIII sur les sept sacrements rédigé en réponse à Luther, puis ses lettres galantes à Ann Boleyn. Un geste qui n'est pas innocent, puisqu'il ne manque jamais de susciter de vifs commentaires dans les récits de voyage : certains l'interprètent comme un geste politique visant à discréditer la mémoire du souverain et à justifier son excommunication<sup>57</sup>. Pour Hester Lynch Piozzi, anglaise cultivée et bibliophile, c'est un geste maladroit et grossier, et elle note amèrement : « Je dois quitter ce glorieux Vatican avec le regret perpétuel de n'avoir presque rien vu de son inestimable bibliothèque, sauf ses dimensions prodigieuses et son ornementation judicieuse. Je n'ai pu convaincre le bibliothécaire de me montrer des livres ou des manuscrits, à l'exception de quelques lettres d'amour de Henry VIII d'Angleterre à Ann Boleyn, dont il disait qu'elles allaient certainement m'intéresser. C'était pour sûr des lettres très grossières et indécentes. Je me suis sentie offensée et je suis partie de très mauvaise humeur pour voir le château Saint-Ange »<sup>58</sup>.

La production apodémique fournit au voyageur érudit des *vademecum* pour tirer profit de cette démonstration d'ouvrages rares. Les *Anweisungen für reisende Gelehrte* de Johann David Köhler recommandent au voyageur de se renseigner au préalable sur les horaires d'ouverture et sur le règlement des bibliothèques, « si on a le droit de prendre soi-même un livre, de prendre des notes dessus et avec quels instruments »<sup>59</sup>. Ils précisent ensuite « comment un savant voyageur doit se servir des livres manuscrits » : après les avoir repérés dans les catalogues (ceux de Lambecius, de Montfaucon parmi d'autres), il doit en examiner l'extérieur (la reliure), puis les différents éléments (support, encre, langue). Une liste des manuscrits les plus remarquables des grandes bibliothèques européennes lui est fournie pour sa gouverne<sup>60</sup>. Quant aux imprimés, Köhler lui recommande de s'intéresser à sept catégories d'ouvrages, « 1) les premières éditions ; 2) les grands corpus ; 3) les *Libros prohibitos*, c'est-à-dire ceux qui attaquent la religion ou les bonnes mœurs ; 4) les *Libros connexos* dans une certaine science ; 5) les *libros raros* ; 6) les *libros polygraphorum* ; et 7) les *libros futiles* ». Dans la catégorie des livres rares, véritable cabinet curieux, on trouve les ouvrages comportant des fautes particulières de typographie, les livres exterminés dont il ne reste plus qu'un petit nombre, des ouvrages inconnus, imprimés en plusieurs endroits, ou encore en

<sup>55</sup> Bandini souhaite qu'il soit ordonné que l'on ne fasse voir aux étrangers que les manuscrits « que le bibliothécaire jugera approprié au goût varié des personnes, comme cela se pratique ailleurs » (« che secondo il vario gusto delle persone saranno giudicati conveniente dal Bibliotecario, come si pratica altrove ») (A.S.B.L., Negozi 1757-1779, fol. 533v).

<sup>56</sup> Comme à l'occasion de la visite du couple souverain de Naples en 1785, dont il explique les préparatifs à son ami Amaduzzi (A.F.S.R., Carteggio Bandini-Amaduzzi, t. II, n° 121, 31 mai 1785).

<sup>57</sup> Edward Wright, *Some observations made in travelling through France, Italy, &c, in the years 1720, 1721 and 1722*, Londres, 1730, t. I, p. 270. Pour Christopher Hervey, ces lettres « ne vaudraient certainement pas la peine d'être conservées, si les papes ne pensaient pas qu'elles peuvent servir leur cause en prouvant combien ce prince était libidineux » (*Letters from Portugal, Spain, Italy and Germany, in the years 1759, 1760 and 1761*, Londres, 1785, t. II, p. 531-532).

<sup>58</sup> Hester Lynch Piozzi, *Observations and reflections made in the course of a journey through France, Italy, and Germany*, éd. Herbert Barrows, Ann Arbor, 1967, p. 279. Elle voyage entre 1784 et 1786 avec son mari, un maître de musique florentin établi à Bath.

<sup>59</sup> Johann David Köhler, *Anweisungen für Reisende Gelehrte, Bibliotheken, Münz-Cabinette, Antiquitäten-Zimmer, Bilder-Säle, Naturalien- und Kunst-Kammern, usw, mit Nutzen zu besehen*, Francfort-Leipzig, 1762, p. 7. Sur Köhler (1684-1755), un temps bibliothécaire à Altdorf, voir P. J. Becker, *Bibliotheksreisen...*, col. 1377-1384. On trouve aussi un chapitre-guide dans Charles-César Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages, et de l'avantage que la recherche des Antiquitez procure aux Scavans*, Rouen, 1727.

<sup>60</sup> J. D. Köhler, *Anweisungen...*, p. 8-35.

langue rare<sup>61</sup>. Certains voyageurs savants se munissent des outils appropriés pour tirer profit d'une collection, comme l'orientaliste danois Adler qui arrive en 1780 à la Laurentienne avec des notes prises sur le catalogue des manuscrits orientaux de monseigneur Assemani<sup>62</sup>.

Parmi ces *mirabilia* figurent aussi des curiosités de toute sorte. A la Marucelliana, on montre au visiteur un doigt de Galilée, celui qu'il aurait pointé vers les satellites de Jupiter ; une anecdote d'un voyageur anglais, Peter Beckford, décrit le bibliothécaire Bandini confronté à un visiteur qui croit que Galilée est un empereur romain : « Je n'ai jamais vu de ma vie un homme aussi choqué, et je crois qu'il fut vraiment content quand il se fut débarrassé de nous »<sup>63</sup>. Mais les guides signalent surtout les œuvres d'art et autres collections qui ornent les bibliothèques, dont certaines font office de pinacothèque ou de musée d'antiques : à l'Ambrosienne de Milan, on trouve par exemple « une collection de peintures, de sculptures, de médailles, de machines, d'histoire naturelle, un jardin botanique »<sup>64</sup>. La surabondance des éléments décoratifs, dans la bibliothèque milanaise en particulier, nourrit d'ailleurs chez les voyageurs anglais du XVII<sup>e</sup> siècle (Richard Lassels) et du début du siècle suivant (les *Remarks* de Joseph Addison, ouvrage très estimé et abondamment recopié) l'idée que le « goût italien » subordonne, même dans les bibliothèques, l'étude des livres aux beaux-arts<sup>65</sup>.

#### DE L'UTILITÉ DES VISITES DE BIBLIOTHÈQUES AUX BIBLIOTHÈQUES UTILES.

« Une collection de livres n'est pas un objet de curiosité première »

Une déception d'ordre esthétique, comme à la Vaticane, peut être l'occasion d'une réflexion sur la pratique du voyage et sur l'intérêt des visites de bibliothèques. A partir des années 1760, on commence à s'interroger sur la pertinence d'une telle pratique. Si elles ne sont pas propres aux Lumières tardives, ces réflexions sont pourtant de plus en plus explicites et s'inscrivent dans un débat plus large sur l'utilité des voyages, animé jusqu'aux dernières années du siècle<sup>66</sup>. Le guide de l'abbé Richard, ouvrage placé sous le signe de l'utilité publique, jette en 1766 un pavé dans la mare en signalant qu'à la Vaticane, à cause de l'enfermement des livres dans des armoires « on ne peut même pas connoître les livres de vue comme en toute autre bibliothèque ; d'ailleurs quand on voyage, c'est moins pour étudier que pour voir & acquérir les idées des choses que l'on ne connoît pas, & qui se présentent sous la vue. Or une collection de livres n'est pas un objet de curiosité première ... »<sup>67</sup>. Une semblable réflexion se trouve quelques années plus tard dans le récit de l'astronome Jean Bernoulli : lorsqu'il découvre à la fin de son séjour génois (en 1775) l'existence

<sup>61</sup> J. D. Köhler, *Anweisungen...*, p. 35-63. Les « grands corpus » sont des ouvrages monumentaux, comme les *Acta Sanctorum Patrum* des bollandistes (40 volumes). Les *libros connexos* rassemblent les connaissances de toute une discipline.

<sup>62</sup> B.M.F., B II 27.36, fol. 381 : Lorenzo Mehus à Angelo Maria Bandini, Florence, 21 novembre 1780. Il s'agit de Stefano Evodio Assemani, *Bibliothecae Mediceae Laurentianae et Palatinae Codicum Mss. Orientalium catalogus*, Florence, 1742.

<sup>63</sup> Peter Beckford, *Familiar letters from Italy, to a friend in England*, Londres, 1805, t. I, p. 185.

<sup>64</sup> J. de Lalande, *Voyage d'un Français...*, t. I, p. 298. Le *Dictionnaire historique et géographique portatif de l'Italie* explique que « les salles de ces bibliothèques sont pour l'ordinaire à la suite des salles de peinture & de sculptures, & l'on est également satisfait, soit qu'on s'applique à faire des recherches dans les livres, soit qu'on s'amuse à parcourir les différens tableaux dont elles sont ornées » (t. I, p. 142).

<sup>65</sup> « On voit tout autour sur le haut des tablettes les portraits des hommes savants, chose fort inutile & de grande dépense : car on auroit eu beaucoup de bons livres de l'argent que ces tableaux ont coûté & on auroit mieux connu les Doctes par leurs écrits & dans leurs livres que par leurs peintures » (Richard Lassels, *Voyage d'Italie*, Paris, 1671, t. I, p. 143). Joseph Addison en conclut que « les livres sont la moindre partie de ce qu'on va voir ordinairement dans les bibliothèques italiennes » (*Remarques sur divers endroits de l'Italie, pour servir au voyage de monsieur Misson*, 1722, p. 22). Cette remarque est reprise presque textuellement par Charles Thompson (*The travels of the late Charles Thompson*, Londres, 1744, t. I, p. 83).

<sup>66</sup> D. Roche, *Humeurs vagabondes...*

<sup>67</sup> J. Richard, *Description de l'Italie...*, t. V, p. 391-392. Nous soulignons.

de bibliothèques publiques, il s'avoue fâché de n'avoir pas le temps de les visiter, mais, de son propre aveu, l'aurait été encore plus « si on pouvoit tirer quelque fruit réel de l'aspect de plusieurs centaines de tablettes chargées de livres ; car c'est pourtant à quoi se réduit presque toujours la vue d'une bibliothèque, pour un étranger, quand il n'est pas à demeure pour quelque temps dans un lieu, ou qu'il n'est pas précisément occupé de quelques recherches particulières »<sup>68</sup>. A l'aune de la mobilité utile et de la culture scientifique et civile, l'intérêt de cette visite paraît faible comparée à d'autres objets, hôpitaux, cabinets scientifiques ou phénomènes naturels.

A travers la visite des bibliothèques, c'est chez certains voyageurs français toute l'ancienne culture livresque qui se trouve rejetée, et la Laurentienne et la Vaticane représentées comme des symboles d'une culture dépassée et inutile et des pires pratiques de la bibliolâtrie. L'auditeur des comptes Pierre Brussel, qui visite en 1768 la Vaticane, rapporte qu'« on nous a montré avec orgueil plusieurs manuscrits impayables pour ceux qui aiment les vieilleries, [...] toutes choses d'un grand prix pour les bibliomanes, surtout celles dont les restes sont les moins entiers »<sup>69</sup>. La réflexion prend parfois des accents sénéquiens, comme chez Roland de la Platière qui relate à sa femme Manon sa visite de la bibliothèque apostolique en 1777 : « Elle n'a, assure-t-on, que 70 mille volumes, dont 40 mille manuscrits ; « mais elle est unique pour le choix et la rareté de ces derniers ». Que fait-on de tout cela ? A-t-on vu les livres ? En a-t-on seulement lu le catalogue ? »<sup>70</sup>. Ces développements font certes écho aux articles « Bibliomanie » et « Bibliomane » du volume de l'*Encyclopédie* paru en 1751, qui stigmatisent la « fureur d'avoir des livres » mais ils renvoient aussi, plus largement, à un certain imaginaire de la bibliothèque du siècle des Lumières, empreint de la volonté de choisir les seuls savoirs utiles et d'élaguer pour mieux conserver, et où n'entre pas « l'obsession du sauvetage sans discrimination des traces écrites, des savoirs archaïques ou contemporains, veillis ou actuels »<sup>71</sup>. L'incendie sélectif suggéré par l'abbé Coyer, littérateur proche des philosophes, après sa visite de la Laurentienne (« Je ne dirai pas comme le Calife : qu'on brûle tous les livres, un seul suffit. Mais quand nous en brûlerions la bonne moitié, nous n'aurions rien perdu ») rappelle ainsi l'étrange lecteur de l'*Encyclopédie* qui d'un ouvrage en douze volumes ne garde que les six pages qui méritent d'être lues et jette le reste au feu, ou les bibliothécaires pyromanes de la Bibliothèque du Roi en 2440 décrits par Louis-Sébastien Mercier<sup>72</sup>. Ces critiques peuvent être aussi, dans le cas toscan, le support d'un basculement discursif entre une Italie-musée, autrefois admirée mais désormais inutile, voire méprisable, et un grand-duché laboratoire des Lumières, dans lequel agit un prince bienfaiteur. Dupaty évoque ainsi sa visite à la Laurentienne :

J'ai été voir la bibliothèque impériale.

---

<sup>68</sup> Jean Bernoulli, *Lettres sur différents sujets, écrites pendant le cours d'un voyage par l'Allemagne, la Suisse, la France méridionale et l'Italie, en 1774 et 1775*, Berlin, 1777, t. III, p. 43-44. A. de Krüdener remarque pareillement au sujet de la Vaticane : « Les livres sont sous clé. On n'aperçoit que les bibliothèques. Que voit-on de plus dans les bibliothèques lorsqu'on ne poursuit pas d'études soi-même ? » (*Voyage en Italie en 1786...*, p. 204).

<sup>69</sup> Pierre Brussel, *La promenade utile et récréative de deux Parisiens en Italie*, Paris, 1768, t. I, p. 71.

<sup>70</sup> J. M. Roland de La Platière, *Lettres...*, t. V, p. 321. Voir le passage de Sénèque, *De tranquillitate animi*, dans *Dialogues*, t. IV, éd. René Waltz, Paris, 1927, p. 89 : « A quoi bon d'innombrables livres et des bibliothèques dont le propriétaire trouve à peine moyen dans sa vie de lire les étiquettes ? [ou « le catalogue » dans la traduction de C. C. Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages...*] ».

<sup>71</sup> *Bibliomanie* et *Bibliomane*, dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. II, Paris, 1751, p. 228. Jean Marie Goulemot, *En guise de conclusion : les bibliothèques imaginaires (fictions romanesques et utopies)*, dans *Histoire des bibliothèques françaises...*, p. 501-511, à la p. 505. Ugo Rozzo, « *Furor bibliographicus* » ovvero la bibliomania, dans *Libri, tipografì, biblioteche. Ricerche storiche dedicate a Luigi Balsamo*, Florence, 1997, t. II, p. 441-461.

<sup>72</sup> G. F. Coyer, *Voyage d'Italie...*, t. I, p. 113. Sur le voyage de l'abbé Gabriel-François Coyer, voir Christian Cheminade, *L'abbé Gabriel-François Coyer (1702-1782) : un philosophe républicain et réformateur au XVIII<sup>e</sup> siècle*, thèse Bordeaux III, 1989, p. 291-298. Louis Sébastien Mercier, *L'an deux mille quatre cent quarante*, Londres, 1771, p. 195-199.

Elle n'est composée que de manuscrits. Rien de plus chimérique que le cas qu'on en fait ; car ils sont imprimés.

Qu'importe, en effet, que ce manuscrit ait mille ans, s'il est devenu inutile ? Le grand-duc juge ainsi la noblesse.

Le respect pour l'antiquité, soit des monuments, soit des usages, soit des opinions, en un mot pour l'antiquité, est une maladie de l'esprit humain.<sup>73</sup>

Ce refus de sacrifier à la vénération de l'héritage livresque se double ainsi de l'exaltation d'un mythe des temps modernes, celui du « Salomon du Midi », le grand-duc Pierre Léopold : Dupaty préfère à l'énumération des tableaux et des manuscrits la description du cabinet de physique ou de la nouvelle législation ; Krüdener évoque d'un mot la Laurentienne, mais s'enthousiasme longuement sur les nouvelles routes, le cabinet de physique et l'hôpital de Santa Maria Nuova de Florence<sup>74</sup>.

La promotion de l'utilité publique et l'idéal d'un voyage consacré à l'observation des entreprises les plus utiles à l'humanité ne supplantent évidemment pas les pratiques du voyage savant ou curieux ; si l'enjeu intellectuel de la visite de bibliothèque est discuté, le souci de l'utilité publique peut venir moins détourner qu'infléchir le regard du voyageur sur les bibliothèques. Les *Observations générales et pratiques sur les voyages* du comte de Berchtold, qui proposent à la fin du siècle un questionnaire au voyageur voulant voyager utilement, témoignent du questionnement d'un objet dont l'intérêt semblait s'épuiser :

En allant voir les bibliothèques il ne faut pas oublier de s'informer s'il s'y trouve des manuscrits, dans quelle langue ils sont écrits, leur ancienneté, si le copiste y a mis la date, ou si c'est par conjecture qu'on présume de leur antiquité ? Les causes de leur rareté ? S'il y a des manuscrits de cette espèce imprimés, ou pourquoi ils ne le sont pas, et pourquoi cela n'a pas eu lieu ? S'il y a un catalogue imprimé de ces manuscrits ; et combien on en possède dans chaque langue ?

Quant aux livres imprimés, une question moins importante est celle de s'informer du nombre de volumes que contient une bibliothèque ; mais ce qu'il importe de savoir est, s'il s'y en trouve des premières impressions et s'il y a des livres rares ? S'il y a un fond assuré pour l'entretien et l'augmentation de la bibliothèque ? Qui en a la direction et comment elle est administrée ? Si les ouvrages y sont rangés par ordre de matières ou quel plan on a adopté pour leur arrangement ? S'il y a des catalogues de cette bibliothèque ? Si elle est fréquentée, et par qui ? Quels sont les ouvrages les plus recherchés et les causes pourquoi on les recherche ? A quelles matières on donne la préférence pour ce qui concerne son augmentation, ou s'il n'y en a pas qui soient totalement négligées ? On pourra aussi s'informer par rapport à l'histoire de la bibliothèque, de même que du mérite de ceux à qui on en a confié l'administration. Il ne faut pas négliger de voir les bibliothèques particulières, dont il y a beaucoup en Italie et ailleurs, dont les possesseurs permettent l'entrée au public<sup>75</sup>.

On retrouve dans ce petit questionnaire des aspects classiques de la visite des bibliothèques, comme l'histoire des fonds ou la description des *mirabilia*, manuscrits, incunables ou imprimés rares, assorti d'un souci quantitatif que l'on trouve déjà chez Misson (« il faut partout mesurer »), mais qui devient plus systématique au cours du siècle. Mais de nouvelles questions surgissent : l'administration de la bibliothèque (du personnel à la dotation financière et aux politiques d'achat),

<sup>73</sup> Charles Marguerite Mercier Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Rome, 1788, p. 172-173. A Lucques, « on peut visiter la bibliothèque des Jacobins, pour voir des livres qu'on ne lira jamais » (*ibid.*, p. 102).

<sup>74</sup> « La plus belle galerie du monde, mon cher ami, est à Florence ; mais je ne vous parlerai point aujourd'hui de tableaux, de statues, d'images ; j'ai vu Léopold et son peuple » (C. Dupaty, *Lettres sur l'Italie...*, p. 111). A. de Krüdener, *Voyage en Italie en 1786...*, p. 99-100 et p. 217. Sur le mythe léopoldin, Mario Mirri, *Riflessioni su Toscana e Francia, Riforme e Rivoluzione, dans Annuario dell'Accademia etrusca di Cortona*, t. 24, 1990, p. 117-233 et Gilles Bertrand, *Le regard politique des voyageurs sur la Toscane des grands-ducs de Médicis et de Lorraine*, dans Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (dir.), *Florence et la Toscane, XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles. Les dynamiques d'un Etat italien*, Rennes, Presses universitaires, 2004.

<sup>75</sup> Comte Léopold von Berchtold, *An Essay to direct and extend the inquiries of patriotic travellers*, Londres, 1789. Nous avons utilisé la traduction française, *Observations générales et pratiques sur les voyages*, dans Hans Ottokar Reichard, *Conseils aux touristes de 1793*, Paris, non paginé.



les pratiques bibliothéconomiques (classifications, catalographie), la nature et les pratiques du public deviennent des sujets d'enquête pour le visiteur. Il reste à examiner la manière dont les visiteurs s'intéressent au fonctionnement des bibliothèques, qu'ils soient, en tant qu'érudits à la recherche de manuscrits, directement impliqués, ou simples spectateurs.

### *Italie studieuse et utilité publique.*

Comment a évolué le sombre tableau dressé par les érudits du XVII<sup>e</sup> siècle ?<sup>76</sup> Les voyageurs érudits témoignent de ce que les difficultés d'accès aux bibliothèques, puis aux manuscrits convoités, ne se sont pas vraiment aplanies depuis l'époque de Gronovius et de Vossius. La Marciana et la Vaticane apparaissent toujours comme des bibliothèques peu propices à l'étude, sans catalogue efficace, servies par des bibliothécaires peu amènes ou absentéistes. Joseph Maximilien Lamberg, savant et littérateur morave, critique le fonctionnement de la bibliothèque vénitienne, amas de volumes « où [il aurait] certainement fouillé, s'il eût été au pouvoir des bibliothécaires de retrouver les livres [qu'il y demandait] : on ne facilite en rien ceux qui y vont. [...] [Pétrarque] auroit dû recommander l'ordre, & des bibliothécaires complaisants, qui s'appliquassent moins à y lire aux heures qu'on reçoit, qu'à prévenir les désirs des curieux qui s'y présentent »<sup>77</sup>. La mauvaise volonté des bibliothécaires de la Vaticane est un *topos* des récits de voyageurs<sup>78</sup>. Il est vrai que l'accès des savants aux manuscrits vaticans a été restreint par le règlement de Clément XIII du 4 août 1761 : il faut pour lire et copier une autorisation papale que même le cardinal bibliothécaire, et encore moins les gardiens, n'ont le droit d'accorder. Ces derniers peuvent seulement, selon la lettre du règlement, « montrer brièvement aux étrangers les manuscrits qu'on a usage de montrer pour leur satisfaction érudite »<sup>79</sup>. Sur les conditions de travail à l'intérieur de la bibliothèque, le récit de Juan Andrès, à la fin du siècle, est le plus éloquent :

Une vaine politique tient jalousement fermée cette très riche bibliothèque aux requêtes des lettrés, et on permet seulement de voir les salles, les armoires et les quelques manuscrits que l'on montre pour curiosité. [...] La difficulté de trouver monseigneur Reggio, qui est le seul à avoir les clés des armoires dans lesquelles tout est enfermé, le désordre des catalogues et de l'arrangement des livres, et plus généralement la mauvaise organisation de cette très vaste bibliothèque, firent que me furent quasi inutiles les deux visites que j'y fis non sans perte et incommodité. Le zèle et la rage littéraire s'enflamment à voir tant de salles, tant de belles armoires, tant de personnel salarié, tant d'argent dépensé, et pour quoi ? pour tenir enfouis tant de manuscrits et de trésors littéraires, les enfermer avec deux clés, et les garder jalousement pour que personne ne les voie, et ne sache même qu'ils sont là, enfin pour avoir un bibliotaphe, non une bibliothèque.<sup>80</sup>

<sup>76</sup> F. Waquet, *Le modèle français...*, p. 390-411.

<sup>77</sup> Joseph Maximilien comte de Lamberg, *Mémorial d'un mondain*, Londres, 1776, p. 130.

<sup>78</sup> Bandini rapporte à Amaduzzi une lettre de Friedrich Münter qui « se montra à moi assez mécontent de la dureté et de l'incivilité de Monseigneur Reggio, qu'il appelle le dragon du jardin des Hespérides. J'ai entendu d'autres étrangers se plaindre de la même manière » (« mi si mostra assai malcontento della durezza, e inciviltà di Monsignore Reggio, che chiama Dragone de'Giardini Esperidi. Simili lamenti ò intesi fare da altri forestieri ») (A.F.S.R., Carteggio Bandini-Amaduzzi, t. II, n° 118, Florence, 26 avril 1785). Les lettres de l'historien d'art Winckelmann (futur bibliothécaire du cardinal Albani puis employé à la Vaticane) évoquent de manière vivante les difficultés rencontrées à la Vaticane dans les années 1750 (Johann Joachim Winckelmann, *Briefe*, éd. Walther Rehm, Berlin, 1952, p. 187, 229, 303, 322, 381).

<sup>79</sup> Christine Maria Grafinger, *Studiosi nella biblioteca Vaticana del Settecento*, dans *Archivum Historiae Pontificiae*, t. 35, 1997, p. 289-296, à la p. 290. Il semble qu'aucune supplique déposée par un chercheur n'ait été refusée. A. de Krüdener note que « tous les érudits se plaignent de l'extrême et inconvenante paresse du bibliothécaire auprès duquel même les recommandations du cardinal secrétaire d'Etat n'ont souvent aucun effet, et qui n'ouvre à peine son trésor de connaissances que sur requête ministérielle et bref papal ! » (A. de Krüdener, *Voyage en Italie en 1786...*, p. 204) : c'est en fait la lettre du règlement.

<sup>80</sup> J. Andrès, *Cartas familiares...*, t. I, p. 163-164.

Muni d'une lettre de recommandation, Andrès accède finalement aux catalogues, mais les difficultés continuent : après avoir consulté les nombreux volumes qui inventorient les manuscrits d'après leur langue ou leur fonds d'origine, il faut chercher à l'aveuglette les manuscrits dans des armoires qui ne portent aucun signe distinctif indiquant leur contenu<sup>81</sup>.

Andrès critique aussi les conditions de travail offertes dans les autres bibliothèques romaines : « il n'y a jamais eu de ville qui ait tant de bibliothèques publiques, et si peu de commodité pour en profiter ». La Casanatense par exemple est fermée aux meilleures heures de la journée, et étant très fréquentée, on n'y trouve pas le calme nécessaire pour travailler<sup>82</sup>. Le récit de voyage de Bandini témoigne des difficultés que peut rencontrer tout érudit, même lorsqu'il est un bibliothécaire italien rendu célèbre par un monumental catalogue : il ne parvient pas à consulter ne serait-ce que le catalogue des manuscrits de la Brancacciana de Naples<sup>83</sup>. A la Laurentienne, la copie des manuscrits est soumise à l'autorisation du grand-duc, qui prend auparavant l'avis du bibliothécaire : Bandini, qui se vante de sa grande disponibilité à l'égard des voyageurs, ne se montre pas toujours aussi libéral quand il s'agit des prétendants lecteurs. A certaines des suppliques qui lui sont transmises, il donne des avis négatifs, comme à celle de l'académicien et intendant des finances turinois Giuseppe Bisatti, qui demande en 1793 à pouvoir consulter le manuscrit des Pandectes : le bibliothécaire expose les talents douteux du personnage, versificateur « en langue plus lombarde que toscane » et grand amateur du beau sexe, les difficultés que pose la lecture du manuscrit, les mauvaises conditions de consultation qu'offre en plein été la bibliothèque inondée de soleil pour un manuscrit fragile, et propose qu'il aille plutôt en consulter la copie conservée à la Magliabechiana<sup>84</sup>. A charge de revanche, on trouve toujours dans les récits des voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme au siècle précédent, des remarques méprisantes sur les lettrés italiens et leur incapacité à profiter des trésors de leurs bibliothèques, comme celles de Jakob Adler qui note en 1780 que les cafés de la place San Marco sont tout le temps pleins, et la Marciana désespérément vide<sup>85</sup>. Ces bibliothèques désertées ont pourtant une saveur particulière : le même Adler raconte qu'à la Vaticane, malgré le règlement, les gardiens le laissaient tout seul lorsqu'ils avaient à faire, et qu'il se trouvait alors libre d'aller et de venir à sa guise dans les salles et de recevoir les étrangers<sup>86</sup>.

Mais nombreux sont aussi les érudits ou les simples voyageurs qui relèvent au contraire le bon fonctionnement apparent de certaines bibliothèques. S'ils ne constituent pas toujours des sources fiables pour l'histoire des bibliothèques italiennes, ils témoignent pourtant d'un tournant dans l'histoire du regard voyageur posé sur la péninsule, en redessinant pour leurs lecteurs le visage d'une Italie studieuse longtemps niée et méprisée<sup>87</sup>. Ils peignent des bibliothèques publiques fréquentées, comme l'Ambrosienne, que de Brosses a en 1739 « toujours trouvée remplie de gens qui étudiaient, à la différence des nôtres » ou la Casanatense, dont le père Labat dresse au début du XVIII<sup>e</sup> siècle un tableau élogieux : les bibliothécaires « y font observer un silence si profond, que

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 167-168. Adler témoigne aussi que « on peut utiliser seulement les manuscrits que l'on connaît, dont on connaît la cote ou ceux que l'on trouve par hasard » (J. G. C. Adler, *Kürze Übersicht...*, p. 85). On trouve des remarques semblables dans J. J. Bjoernstahl, *Lettere...*, t. III, p. 89.

<sup>82</sup> J. Andrès, *Cartas familiares...*, t. I, p. 170-171, 177.

<sup>83</sup> B.M.F., B I 18, fol. 126.

<sup>84</sup> A.S.B.L., Negozi 1786-1793, fol. 431-434 : Angelo Maria Bandini à Ernesto di Gilkens, 25 juin 1793. Le règlement de Côme II du 15 août 1610 impose l'autorisation du prince pour toute transcription de manuscrit médicéen. Dans la lettre à Amaduzzi (citée à la note 78), il explique qu'il se fait « un devoir et un vrai plaisir de montrer à quiconque se présente à moi les trésors littéraires les plus secrets qui m'ont été confiés » (« un dovere, ed un vero piacere di partecipare a chiunque mi si presenta i più nascosti letterari tesori, confidati alla mia custodia »).

<sup>85</sup> J. G. C. Adler, *Kürze Übersicht...*, p. 20. A la Laurentienne, il note que « cette collection considérable, non seulement n'est pas utilisée par les soit-disant savants locaux, ce qui est le destin de presque toutes les bibliothèques italiennes, mais elle est encore méconnue » (*ibid.*, p. 62).

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>87</sup> Sur l'utilisation de ces récits, voir les réflexions de Vincenzo De Gregorio, *La biblioteca Casanatense di Roma*, Naples, 1993, p. 155-159.

j'y ai vu souvent plus de cinquante personnes assises autour des tables, qui ne faisaient pas plus de bruit que s'il n'y avait eu personne »<sup>88</sup>. Grosley visitant en 1758 la bibliothèque universitaire de Turin rapporte : « Toutes les fois que j'y allais, je vis avec une surprise agréable la bibliothèque remplie de jeunes ecclésiastiques lisant les Pères & les ouvrages relatifs à la science de leur état » et, plus loin : « en général, le goût des études solides gagne beaucoup l'Italie. Je trouvois à toute heure les bibliothèques publiques & particulières remplies de gens qui lisoient & faisoient des extraits »<sup>89</sup>.

Les tableaux dressés par les voyageurs déclinent les différentes composantes de la publicité de ces bibliothèques : horaires élargis, facilité d'accès, diversité des collections, voire possibilité d'emprunt<sup>90</sup>. La bibliothèque Franzoniana de Gênes, ouverte en 1757 au public dans le palais de son fondateur, l'abbé Paolo Girolamo Franzoni, dans le but de promouvoir en particulier les études du clergé, suscite une description enchanteuse, en 1773, sous la plume de Jacob Jonas Bjoernstahl :

Elle s'ouvre le matin vers les quatre ou cinq heures, et reste ouverte tout le jour jusqu'au soir, jusqu'à onze heures : elle ne ferme même pas à midi, parce que [le fondateur, Franzoni] emploie quatre bibliothécaires, qui se relayent, quand l'un va manger, l'autre reste ; en plus d'eux, il y a aussi ses serviteurs ; le soir et le matin on donne à tous ceux qui entrent des lampes et des chandelles allumées. Elle ne ferme ni le dimanche, ni les autres fêtes, et pas même le jour de Noël ; en aucun autre endroit l'accès aux Muses est aussi facile qu'ici. J'y suis allé plusieurs fois le soir vers dix heures, et j'y ai retrouvé des jeunes qui étudiaient à la lumière ; je me suis proposé d'épuiser la patience du bibliothécaire ; alors que minuit approchait, et que tous les autres étaient partis, je dis que c'était l'heure et que je devais m'en aller moi aussi ; mais il me répondit, qu'aucun horaire n'était fixé, que je pouvais me servir de lui et de la bibliothèque à mon plaisir. *C'est la bibliothèque la plus publique que j'aie jamais vue* ; et même le jour de la Pentecôte nous étions là à étudier.<sup>91</sup>

La publicité est ici mesurée essentiellement à l'aune de la flexibilité et de la générosité des horaires d'ouverture, mais d'autres voyageurs font entrer en ligne de compte d'autres critères, liés en particulier à l'organisation intellectuelle des bibliothèques, des politiques d'achat à la catalographie et à l'agencement des volumes. Ces éléments que l'on retrouve plus tard dans le questionnaire du comte de Berchtold témoignent d'une interrogation constante sur la publicité et l'utilité de ces institutions, mais aussi de réelles transformations dans le fonctionnement des bibliothèques italiennes au siècle des Lumières. Si des voyageurs attentifs relèvent l'existence et la pertinence des politiques d'achat, c'est que dans la deuxième moitié du siècle, certaines bibliothèques publiques reçoivent une dotation fixe qui leur permet de programmer une ligne cohérente d'achats, dans le cadre de politiques culturelles soucieuses de moderniser les instruments de formation intellectuelle et professionnelle des futurs serviteurs de l'Etat et de former une opinion publique éclairée. L'université de Pavie est ainsi dotée en 1771 par l'impératrice Marie Thérèse d'une bibliothèque, et Kaunitz précise au bibliothécaire les choix intellectuels à tenir pour la politique des achats<sup>92</sup>. Selon le témoignage de Jean Bernoulli quelques années plus tard, en 1775, le bibliothécaire Gregorio Fontana « [ayant] soin de ne fournir cette bibliothèque que des meilleurs livres de tous le pays & les moyens ne lui manquant pas, à cause de l'attention particulière que la Cour Impériale & son grand ministère à Milan, donnent aujourd'hui à

<sup>88</sup> C. de Brosses, *Lettres familières...*, t. I, p. 87. Jean-Baptiste Labat, *Voyages du P. Labat de l'ordre des Frères Prêcheurs en Espagne et en Italie*, Paris, 1730, t. II, p. 116.

<sup>89</sup> P. J. Grosley, *Nouveaux mémoires...*, t. I, p. 80 et p. 121.

<sup>90</sup> Sur la publicité des bibliothèques d'Ancien Régime, voir les réflexions de Vincenzo De Gregorio, *Casanatense e dintorni. Saggi su biblioteche e cultura, particolarmente a Roma nel XVII secolo*, Naples, 1998, p. 203-250.

<sup>91</sup> J. J. Bjoernstahl, *Lettere...*, t. III, p. 249 (nous soulignons). Giuseppe Piersantelli, *La biblioteca Franzoniana degli operai evangelici*, dans *Accademie e Biblioteche d'Italia*, t. 35, 1967, p. 118-135.

<sup>92</sup> Silvio Furlani, *Maria Teresa fondatrice di biblioteche*, dans *Accademie e biblioteche d'Italia*, t. 50, 1982, p. 459-474, aux p. 463-464. Kaunitz précise qu'il faut limiter les achats de théologie morale et de droit au strict nécessaire, et préférer les ouvrages « de bonne critique, d'érudition choisie, des beaux-arts et des sciences les plus sublimes ».

l'Université de Pavie, il est très probable que dans peu de temps cette bibliothèque, dont l'origine est très récente, sera une des plus considérables en Italie, surtout pour la valeur intrinsèque & *l'utilité réelle des livres* »<sup>93</sup>. Les moyens catalographiques mis à disposition des lecteurs sont aussi relevés comme une composante de la publicité de la bibliothèque et de son « utilité réelle ». Jean Bernoulli et Jakob Jonas Bjoernstahl louent ainsi le bibliothécaire de la Parmense, Paolo Maria Paciaudi, d'avoir apposé à chaque manuscrit et livre rare une notice historique et critique, « méthode excellente, très propre à rendre de pareils trésors littéraires plus utiles », que l'astronome « voudrai[t] voir imitée dans la B[ibliothèque] R[oyale] de B[erlin] »<sup>94</sup>. Quant à son étrange catalogue, qui prend la forme de petites fiches rangées dans des tiroirs, il suscite plus d'incompréhension que d'admiration chez les visiteurs<sup>95</sup>.

C'est sans doute l'abbé Andrès qui développe le plus systématiquement les différents aspects de l'utilité publique liés aux bibliothèques : il souligne l'utilité du fonds de livres d'antiquité et de beaux-arts de la Galerie des Offices, ainsi que la pertinence de la petite bibliothèque de paléographie et de diplomatique établie à l'Archivio Diplomatico de Florence, conservatoire des parchemins du grand-duché<sup>96</sup>. Il souhaiterait que l'on mette en place une école de bibliographie dans la bibliothèque de l'Institut de Bologne, et que soit mises à la disposition de l'érudit travaillant à la Laurentienne les éditions des précieux manuscrits qu'elle conserve, pour en faciliter la consultation et la collation<sup>97</sup>. A travers ces remarques sur la publicité et l'utilité des bibliothèques, apparaît en filigrane une autre pesée, celle de la politique culturelle des Etats italiens. Le soin apporté aux bibliothèques est le signe d'un gouvernement éclairé, attentif au progrès des sciences et des arts. *A contrario*, Bandini se plaint de ce que le gouvernement romain, qui tient fermée la bibliothèque léguée au public par le cardinal Imperiali et laisse à l'abandon celle des ex-jésuites, ne s'occupe guère du « pubblico servizio », alors que la bibliothèque de Parme est pour Bjoernstahl comme pour d'autres voyageurs l'exemple de « ce que faire un bibliothécaire de valeur, s'il est soutenu et encouragé par un prince généreux »<sup>98</sup>. L'intention polémique n'est pas toujours absente de ces descriptions de bibliothèques : dans ses *Mémoires critiques et secrets des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux Etats d'Italie*, rédigés après ses voyages en 1779-1780 et 1790 et publiés en 1793, Giuseppe Gorani représente la bibliothèque Estense de Modène (ouverte au public en 1750) comme un modèle d'institution culturelle éclairée, capable de damer le pion aux bibliothèques parisiennes : elle est ouverte tous les jours, « on peut s'y procurer aisément des livres de tous les genres », en particulier de nombreuses gazettes et journaux, et « il est même possible d'emporter chez soi les livres dont on a besoin pour se livrer à une étude particulière [...] Elle fait partie du palais ducal ; et le souverain se

<sup>93</sup> J. Bernoulli, *Lettres...*, t. III, p. 57. Nous soulignons.

<sup>94</sup> J. Bernoulli, *Lettres...*, t. III, p. 200. J. J. Bjoernstahl, *Lettere...*, p. 211.

<sup>95</sup> J. Andrès, *Cartas familiares*, t. IV, p. 61. Pour Bandini, « dans cette bibliothèque, le catalogue fait à l'imitation de ceux des bibliothèques de Paris me parut singulier. Il consiste en de nombreuses petites cassettes marquées au dehors par les lettres de l'alphabet, et qui contiennent de nombreuses petites cartes amovibles, de la taille d'une carte à jouer, où est écrit le titre et l'édition de chaque ouvrage » (« singolare in questa Biblioteca mi comparve l'Indice fatto a imitazione di quelli delle Biblioteche di Parigi. Consiste questo in tante piccole cassette segnate al difuori colle lettere dell'alfabeto, dentro le quali si contengono tante cartucce amovibili, della misura di una carta da giuoco, ov'è descritto il titolo, e l'edizione di ciaschedun'Opera » (B.M.F., B I 16, fol. 100v-111r). Pour Bjoernstahl, « le catalogue... n'a besoin de rien d'autre que d'être transcrit » (*ibid.*, p. 211). Sur le catalogue de Paciaudi, Chiara Burgio, *Paolo Maria Paciaudi bibliotecario innovatore: il catalogo ragionato e « il modello della biblioteca »*, dans *Accademie e biblioteche d'Italia*, t. 49, 1981, p. 43-65.

<sup>96</sup> J. Andrès, *Cartas familiares...*, t. I, p. 50, 58.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 28, 75.

<sup>98</sup> B.M.F., B I 18, fol. 30 et fol. 56. J. J. Bjoernstahl, *Lettere...*, p. 211.

plaît à la rendre vraiment utile aux gens de lettres, en leur facilitant l'accès journalier. Il seroit à souhaiter que l'on prit le même soin à Paris »<sup>99</sup>.

Mais dans cette transformation des bibliothèques en un instrument de modernisation culturelle, le simple visiteur n'est plus toujours une *persona grata*. En 1786, à la suite d'une visite impromptue à la bibliothèque Estense où il trouve le seul balayeur, le duc Ercole III réitère l'ordre que le bibliothécaire soit toujours présent quand la bibliothèque est ouverte, et ajoute qu'il « est indécent que [le balayeur] montre la bibliothèque comme une lanterne magique » : la bibliothèque n'est pas un lieu de curiosité, mais de travail<sup>100</sup>. La comparaison entre les deux règlements de la bibliothèque de l'hôpital de Santa Maria Nuova de Florence est sur ce point éclairante. Le règlement de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle cite parmi les devoirs du bibliothécaire le soin de guider les personnes « qui viennent dans ce lieu pour voir et s'informer de la bibliothèque » ; celle-ci est d'autre part évoquée dans les guides de la ville. Le nouveau règlement de l'hôpital publié en 1783, après la réforme de l'institution, fait au contraire de la bibliothèque un lieu « doit servir uniquement pour étudier »<sup>101</sup>. On peut voir dans cette dernière évolution l'un des aspects du lent processus de séparation terminologique, topographique et fonctionnelle de la bibliothèque et du musée ; mais on manque d'éléments pour mesurer l'incidence de cette séparation somme toute récente sur le flux des visiteurs dans les bibliothèques à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>102</sup>. L'exemple de la Laurentienne témoigne au moins que dans les plus célèbres bibliothèques, les voyageurs ne se détournent pas d'une telle visite.

Les enseignements tirés des récits de voyageurs sont, nous semble-t-il, doubles. Ils sont d'abord un témoignage d'une culture du voyage en évolution : à des pratiques anciennes, la visite érudite ou aristocratique des bibliothèques, qui se déroule suivant des règles éprouvées, se surimposent de nouveaux questionnements, liés à une accentuation du besoin de voyager utilement. La réflexion sur la publicité et l'utilité des bibliothèques et leur place dans la politique culturelle introduit le « comparatisme de l'espace public », la mesure des politiques culturelles mises en œuvre dans les différents Etats d'Europe<sup>103</sup>. D'autre part, des récits de visite se dégagent un double imaginaire de la bibliothèque. Le plus évident est celui de la bibliothèque-musée, tour à tour conservatoire des précieux vestiges de l'Antiquité et de l'humanisme et creuset de la bibliolâtrie, réceptacle de manuscrits illisibles et inutiles. Mais il masque une autre image, celle de la bibliothèque publique, servant au progrès du plus grand nombre, celle dont le comte Berchtold trace la piste dans son questionnaire.

A travers cette deuxième image, comme à travers d'autres éléments, se joue la revalorisation de l'Italie aux yeux des voyageurs. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les témoignages des lettrés et des guides, qui marquent profondément les mentalités collectives, tracent un sombre portrait des ces bibliothèques : Misson en rappelle les difficultés d'accès ; pour Burnet, on n'y trouve que des livres scolastiques ; Addison y voit des statues plus que des livres. Si les voyageurs érudits trouvent toujours à se plaindre, il reste que dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, étudiants studieux, bibliothécaires compétents, politique culturelle éclairée reviennent à faire partie du tableau. Certains voyageurs s'attachent alors à corriger leurs illustres prédécesseurs, comme le fait non sans ironie le président de Brosses : « Ainsi, c'est à tort que le P. Montfaucon s'exhale partout

---

<sup>99</sup> Giuseppe Gorani, *Mémoires critiques et secrets des cours, des gouvernements et des mœurs des principaux Etats d'Italie*, Paris, 1793, t. III, p. 200-206. Sur cette bibliothèque, Paola Di Pietro Lombardi, *Girolamo Tiraboschi*, Rimini, 1996.

<sup>100</sup> Cité *ibid.*, p. 90.

<sup>101</sup> Le premier règlement se trouve dans Archivio di Stato, Florence, Ospedale di Santa Maria Nuova, 587, p. 201 (« i quali concorrono a questo S. Luogo per vedere, e prender notizia della Libreria »), le second est publié (*Regolamento del regio arcispedale di Santa Maria Nuova di Firenze*, Florence, 1783, p. 263). La bibliothèque est évoquée en particulier dans le *Ristretto delle cose più notabili della città di Firenze*, Florence, 1757, p. 30.

<sup>102</sup> Edouard Pommier, « Préface », in E. Pommier (dir.), *Les musées en Europe...*, p. 13-32, à la p. 19.

<sup>103</sup> D. Roche, *Humeurs vagabondes...*, p. 37.

en plaintes contre le peu d'accès qu'on trouve dans les bibliothèques d'Italie ; il devrait plutôt dire que les gens de ce pays se défient tellement des moines, qu'ils ne veulent rien montrer aux gens de cette robe, quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs »<sup>104</sup>.

---

<sup>104</sup> C. de Brosses, *Lettres familières*, t. I, p. 173. Alban Butler reprend les critiques de Burnet : « Je m'étonne que Burnet n'ait pas trouvé de livres dans les bibliothèques d'Italie, en dehors des ouvrages de scolastique. Toutes les bibliothèques de Rome, de Milan et de toutes les autres villes d'Italie contiennent tous les meilleurs écrivains sur les Ecritures, les pères, l'histoire, la critique, &c. » (Alban Butler, *Travels through France & Italy, and part of Austrian, French, & Dutch Netherlands during the years 1745 and 1746*, Edimbourg, 1803, p. 372-373, citant Gilbert Burnet, *Voyage de France, de Suisse, d'Italie et de quelques endroits d'Allemagne et de France*, 2<sup>ème</sup> éd., Rotterdam, 1688, p. 207-208).